



# SKED

NOTRE PEUPLE ET LES AUTRES

9

CAHIERS DE LA JEUNE BRETAGNE



(Mystère du Folgoët)

## TOUR D'HORIZON

### Ami ou Ennemi ?

La première réunion politique bretonne à laquelle il m'a été donné d'assister fut une conférence de Pierre Hervé, à Paris, en 1947. Il s'agissait de savoir si les gens de Bretagne étaient décidés à survivre en tant que Bretons. Les uns prétendaient que le peuple d'Armorique avait le droit de se séparer de la France s'il le jugeait bon. Les autres répliquaient que les vrais Bretons, pourvu qu'ils soient bretonnants des deux côtés et nourris exclusivement de blé noir, de bouillie d'avoine et de lait baratté, avaient le droit de balancer la Bretagne par-dessus bord si tel était leur bon plaisir. Les orateurs des deux partis, qui se vantaient d'avoir en poche des plébiscites contradictoires, parlaient le même langage. Il n'y

avait à la tribune que des républicains convaincus. Un clairon, une clique de tambours et ces braves sans-culottes se seraient coalisés — autour d'une bouteille de muscadet — pour recommencer les guerres de l'An II.

SKED renvoie dos à dos tous ceux qui placent la source du pouvoir politique dans la souveraineté d'une nation, **qu'ils soient jacobins ou séparatistes**. Le droit des peuples n'a été jusqu'ici que le droit des grandes nations à disposer des petites. La tentative de conquérir une démocratie bretonne s'est soldée pour nos aînés par une lourde déconvenue. Dès son premier cahier, SKED a dit que l'indépendance bretonne, telle que l'ont rêvée nos prédécesseurs, ne saurait être le but de notre action. Le problème que le peuple armoricain doit résoudre n'est ni de se séparer, ni de savoir mourir, mais de **vivre avec les autres**. La Jeune Bretagne ne peut s'épuiser à poursuivre l'utopie séparatiste à l'heure où les grandes nations elles-mêmes sont en train de perdre leur souveraineté.

Le drame de notre époque tient dans la coïncidence d'une montée sans précédent des revendications nationalistes et d'une révolution totale de la technique militaire. Ces deux faits historiques seraient-ils contradictoires ? Faudrait-il refuser l'un pour s'accrocher à l'autre avec la fureur du désespoir ? Jamais non plus, dans le passé, la proclamation des droits de la Famille n'avait revêtu une forme plus solennelle. Et pourtant, ne faut-il pas remonter aussi loin que la féodalité pour trouver le dernier stade des **guerres de vengeance privée** ? De nos jours, les foyers savent se liguier pour défendre leurs droits et leur honneur.

L'ère des guerres nationales est également révolue. La bombe atomique, en démontrant la vanité de l'ancienne conception du **Peuple-militairement-viable**, travaille à libérer les minorités ethniques des impératifs obsédants de la **Nation Armée**. Les revanchards sont des fossiles. Les peuples doivent aujourd'hui mettre en commun leurs armes pour sauver leurs visages distincts. Depuis longtemps, nos cœurs de Bretons ont appelé cette heure que d'autres entendent sonner avec des cris de rage. Nous n'éprouvons que de la joie à voir des jeunes de Normandie, ressusciter l'esprit des anciens Vikings qui causèrent à notre pays les pires désastres. Nous applaudissons les efforts méthodiques de nos ex-ennemis héréditaires d'Outre-Manche pour maintenir, contre vents et marées, le particularisme anglais. Nous nous sentons frappés chaque fois que l'on touche au Pays Basque, à la Flandre, à l'Alsace, à l'Occitanie.

Nous ne confondons pas la France réelle « **avec les mensonges qui nous ont fait tant de mal** ». Comment pourrions-nous aimer des êtres lointains, si nous refusons de comprendre ceux qui vivent près de nous ? Ce n'est pas le Peuple de France qui chipote, camoufle et triche lorsqu'il s'agit de régler le problème des langues, de sauvegarder nos intérêts scolaires ou d'abolir les privilèges des Grands Electeurs du monde de l'alcool. Nous connaissons les complaisances qui permettent à des trusts tout-puissants de conserver dans leur poche, pour éviter la concurrence, les clefs du développement économique de la Bretagne.

Nous n'avons garde de baptiser « **conflit de Races** » l'action des oligarchies contre l'espérance et la foi des hommes de notre sang. Les

**ennemis de la Bretagne et ceux du nationalisme français sont le plus souvent les mêmes.** Ils se recrutent dans les mêmes partis, vaticinent dans les mêmes journaux. Leurs orateurs ne nous impressionnent guère lorsqu'ils brandissent à notre usage les symboles déclamatoires d'un hyper-patriotisme qu'ils partagent avec les sociétés de pensée internationales, les financiers de Tel-Aviv et les pontifes du jazz négro-américain !!!

Ce n'est pas un patriote débarqué depuis trois semaines du Rapide de Budapest, c'est la vierge lorraine que l'Abbé Perrot a donné à la Jeune Bretagne comme professeur de nationalisme. L'aile marchante du mouvement celto-chrétien sait honorer la sainte martyre de l'**Ordre National** aux côtés de la France entière. Nous qui nous sentons assez bretons pour ne pas craindre de déteindre en coudoyant les autres citoyens de France dans des organisations uniques et dans les grandes manifestations communes, nous avons défilé, avec nos jeunes sonneurs et nos drapeaux, devant la statue de Jeanne d'Arc.

Si nous ne pouvons plus être royalistes depuis que Charles Maurras a fait du descendant des Capétiens le champion exclusif du particularisme français le plus étroit, nous n'en restons pas moins les fils des Chouans, ces soldats d'un principe monarchique qui fédérait les nationalismes légitimes en garantissant les Traités d'Union des Peuples à la Couronne. Un Etat qui comporte et reconnaît plusieurs nations distinctes, peut compter autant et souvent davantage sur la loyauté de ses minorités que sur la fidélité du groupe majoritaire. Telle est la leçon politique du drame qui s'est joué, autour du trône, entre la Révolution Française et la Bretagne de Georges Cadoudal.

Notre Histoire, l'histoire amère de la conscience bretonne bafouée, doit inciter la France à se prononcer aujourd'hui pour l'Union des Peuples d'Europe contre l'unité factice d'une pseudo-nation européenne basée sur le suffrage universel. Les Français, qui n'ont pas notre expérience, mais qui, tout au moins, viennent de connaître l'oppression, doivent se dresser à nos côtés contre le projet de nos superpatriotes d'édifier, autour d'un noyau prussien et d'une majorité allemande, cette nouvelle Grande Patrie qui susciterait un autre conflit de loyalisme, non plus britto-franc cette fois, mais franco-européen.

Si la France en tant qu'Empire semble menacée, elle ne saurait mourir en tant que Patrie Charnelle. Ils sont nos frères, ces jeunes Français que nous avons côtoyés dans des camps inoubliables, depuis les carrefours des Scouts de France du Vézelay jusqu'aux assemblées internationales des Highlands. Ils nous l'ont souvent avoué : ils nous envient, nous autres Bretons, alors même que nous n'avons plus notre nom sur les cartes de l'Occident. Les meilleurs d'entre eux savent que nous combattons pour une cause qui est aussi la leur. Et quand viendra le jour où tous les nationalistes d'Europe devront lever leurs enseignes et faire front contre la montée des périls, ces camarades de France chercheront du côté des Bretons une main fraternelle que nous ne leur refuserons pas. Ce n'est pas nous qui leur contesterons le droit de prendre place dans le camp des minorités.

P. KERAOD

## Prière de l'Abbé Perrot à Jeanne d'Arc

**J**EANNE, le plus beau lis de la terre lorraine, Vierge d'Orléans, Martyre de Rouen, Gloire et Soutien de la France, Vous qui aimiez tant les Bretons de votre siècle et qui leur étiez si chère.

**V**OUS qui avez été jugée comme une fille sainte et raisonnable par le Breton Philippe de Coëtis, archevêque de Tours, et qui avez reçu de sa bouche, au nom de l'Eglise de France, l'ordre d'accomplir votre mission jusqu'au bout.

**V**OUS qui, les larmes aux yeux, avez embrassé les genoux du frère du Duc de Bretagne, Arthur de Richemont, pour le remercier d'être venu à votre secours avec une armée de douze cents Bretons.

**V**OUS qui avez demandé que soit déployé le drapeau breton, à côté du vôtre, sur la ligne de bataille, à Beaugency, le 18 juin 1429.

**V**OUS qui avez donné une bague d'or à vos compagnons bretons Gildwen Laval et son frère André, en leur demandant de la porter de votre part à leur grand'mère.

**V**OUS qui aimiez tellement les Bretons que vous n'avez jamais trouvé chez eux que des amis, O Jeanne, du haut du ciel.

**Q**UAND viendra le jour où toutes les cloches de Bretagne, à la suite de celles de Rome et de France, annonceront que l'Eglise vous a reconnue pour une de ses saintes,

**P**USSIÉZ-VOUS être fière et heureuse de vos Bretons du XX<sup>e</sup> siècle, comme vous l'étiez des Bretons du XV<sup>e</sup> que vous avez rencontrés sur votre route.

**L**ES uns et les autres n'ont-ils pas fait l'impossible pour permettre aux Français d'être maîtres du sol de France ?

**A**PPRENEZ-NOUS nos devoirs envers Dieu et nos devoirs envers la Bretagne et les liens nécessaires qui doivent joindre ce double amour dans notre cœur.

**A**PPRENEZ à nos maîtres que le règne de l'ordre entre les peuples exige d'abord de reconnaître à tout homme le droit de marcher libre sur les traces de ses ancêtres.

**A**PPRENEZ aux Chrétiens de ce temps que Dieu qui créa les nations dissemblables veut les voir rester ce qu'elles sont.

**E**T que cette vérité vaud aussi bien pour les Bretons que pour les gens de France et d'Angleterre.

**A**PPRENEZ à tous les peuples que celui qui spolie son voisin ou l'opprime dans ses droits les plus sacrés, doit voir tôt ou tard s'appesantir sur lui la malédiction divine.

**J**EANNE-D'ARC, vous qui ne faisiez la guerre que parce que vous aimiez la paix.

**C**ŒUVREZ pour établir la paix entre tous les peuples sur la pierre de base de la foi chrétienne.

**I**NTERCEDEZ pour les vivants et pour les morts.

**S**ECHEZ les larmes de ceux qui sont en deuil.

**E**T faites que les Bretons à venir soient comme leurs pères des hommes bons et sans peur.

Jean-Marie PERROT.

Mai 1920. (Traduit du breton).

# Vingt et un jours en Grande-Bretagne avec Bleimor

**A** l'année prochaine à Rome !... A l'année prochaine en Suisse !... Ces cris, ces exclamations ardentes nous les avons lancés ensemble au fond des caves de Bourgogne ou sur les gondoles de Venise. Ainsi bâtissons-nous, dans l'espace, le village magique, le futur château-fort, la grande ville qui devaient servir de plate-forme aux exploits, aux feux de camp, aux nouvelles amitiés de nos belles saisons. Mais cette année en montant sur le bateau qui nous menait à l'île de nos lointains ancêtres, nous étions sûrs de passer les plus riches vacances de notre vie de Bleizi-Mor.

## AU PAYS DE SAINT AIDAN

Un bataillon serré de Girls-Commissaires attendait Bleimor sur le quai de la gare de Leeds. La présence de ces aigrettes blanches et de ces jaquettes sanglées dans des ceinturons aux boucles brillantes, nous rappelait que notre tournée dans la partie anglaise de l'île avait été organisée par le Quartier Général des Guides de France. Les grands chefs chevronnés de la Branche Eclaireurs tenaient absolument à pousser nos sacs dans les petits chariots à bagages des *British Railways*. Devant la gare, une longue file d'autos particulières enleva par groupes de quatre les représentants officiels du Scoutisme Français.

Le comité d'accueil des Scouts de Leeds, dirigé par le commissaire Edward C. Little, avait organisé le séjour de Bleimor avec une maîtrise révélant une technique parfaite et, plus même que de la technique, une fraternelle générosité.

Un scoutmestre, professeur de paléographie, nous fit les honneurs de l'université ultra-moderne qui est, à bon droit, la fierté de la ville. Il donna l'ordre d'apporter des reproductions en couleurs des anciens manuscrits des abbayes celtiques et poussa même la délicatesse jusqu'à nous remercier, nous les Celtes, d'avoir donné au monde des chefs-d'œuvre d'art décoratif dont les étudiants de paléographie de l'Université de Rennes ne connaissent même pas les noms ! Le Recteur d'Adel Church ne nous avait-il pas félicités la veille au soir de l'évangélisation du Yorkshire par Saint Aidan et ses moines celtes ? Quelles leçons pour nous et pour nos maîtres !

Les châteaux du voisinage ont presque tous été des résidences de Walter Scott. Ce sont aujourd'hui des musées. Mais on n'y sent aucune trace de la manie des Ecossais de collectionner les claymores et les vieux canons. On peut y voir en revanche tous les modèles de tubes de rouge à lèvres inventés depuis la première Reine Elisabeth.

En visitant les bois et les parcs d'alentour, nous sommes tombés dans une embuscade tendue par les Hommes des Arbres. Cette mystérieuse initiation réunit des amoureux de la nature qui font vœu de planter tous les ans un certain nombre de hêtres, de chênes et de bouleaux. Il paraît que le rôle de la secte est de remplacer le Service des eaux et forêts dans un pays où l'initiative privée n'a pas encore disparu. Quoi qu'il en soit, nous avons été reçus, ma femme et moi, dans la grande fraternité forestière et les membres de notre communauté sont devenus solidaires de nos engagements. Je reçus un insigne nickelé représentant un bel épicéa. Or, dans ce pays où l'on échange les « Comment allez-vous ? » sans se tendre la main, je ne devais pas tarder à voir une *digne lady* se détourner de son chemin pour me gratifier d'un cordial shake-hand. « Je suis une femme des arbres ! » m'expliqua-t-elle. Comme je ne me sentais aucune disposition pour jouer le rôle de Tarzan, dès que la dame eût disparu, j'enlevais mon insigne.

Après un retour sur l'impériale des gros bus rouges à étages, quelques-uns d'entre nous s'enquirent des remèdes pour les maux de gorge. D'autre voulaient acheter des cartes postales et des glaces à la crème. « C'est la même chose ! »

préviât Pat, la *girl guide* qui nous servait de pilote. Devant notre ébahissement, elle consentit à préciser : « Il n'y a pas de pharmacie. Il n'y a que des bazars ! » Elle nous conduisit dans l'un des *boots* de la ville. En plus des rayons de jouets et d'instruments aratoires, ces curieuses pharmacies comprennent un cabinet de lecture et un salon de thé où les élégantes viennent déguster vers onze heures une tasse de café. A ce règne de la confusion on gagne de pouvoir grouper ses achats selon des associations d'idées intéressantes en demandant des bretelles, un litre d'huile de ricin et le *Daily Express* à la même vendeuse. Mais on a beaucoup de mal à se procurer des remèdes sérieux. Je garde l'impression que c'est dans les restaurants que l'on va faire exécuter les ordonnances et que les médicaments un tantinet vigoureux sont monopolisés pour la confection des sauces.

## LA COUPE DE TENDRESSE

Nos danses en plein air avait attiré un concours de peuple considérable sur un terrain de foot-ball. Pendant les pauses, nous avions à répondre aux solides démonstrations d'amitié des spectateurs mais surtout à nous défendre des entreprises des membres du mouvement scout qui cherchaient à échanger leurs insignes contre nos boutons de vestes et se ruèrent à l'assaut des autographes comme à une prise de fanions.

Le chant des adieux allait permettre à la sympathie du public de se traduire en langage traditionnel. Un cercle immense se forma. Suivant le rite authentique d'Ecosse, complètement perdu de vue sur le continent, les chanteurs s'avancèrent plusieurs fois vers le centre, au moment du refrain, en secouant la chaîne des mains croisées. Le nombre de flux et de reflux successifs du cercle est en fonction directe de l'enthousiasme des assistants. Au dire des connaisseurs, nous avons eu plus que largement notre compte. Pour trouver dans le passé de Leeds autant de vagues pour une même durée de chant, il fallait remonter à plusieurs années en arrière, lors d'un passage des Scouts du Transvaal.

## L'OPERATION « HIGHLANDS SHOPS »

En débarquant à Glasgow, nous avons été entraînés par l'incroyable fleuve de vie qui roule l'interminable rue de Sauchiehall et par le tourbillon de joie qui vous jette irrésistiblement dans les magasins d'Argyle Street.

Pendant deux heures nos sonneurs firent retentir le premier étage du Highlands shop de toutes les cornemuses et *cantors practice* de la maison pour finalement se résoudre à acheter une demi-douzaine d'anches en roseau et trois mètres de ficelle huilée. Au rez-de-chaussée, les autres faisaient leur choix entre les couvertures de tartan, les pieds-de-coq-de-bruyère-porte-bonheur, les épingles de kilt, les fibules de plaid en simili-vieux-argent et ces curieux poignards des Hautes Terres dont la garde est celle des épées de l'âge de bronze et qui n'en font pas moins bon ménage avec une cuillère et une fourchette dans le même fourreau. Il est à peine besoin de préciser que les Guides s'étaient réunies au sous-sol pour essayer les modèles de bérets présentés par la maison, depuis le souple Balmoral cerné d'un ruban noir jusqu'au rigide Giengarry à pompon rouge.

Un charmant Ecossais, Monsieur Mac Intosh, nous suivait depuis le train de Dieppe où il voyageait en petit caleçon vert après avoir vendu son kilt sur la côte d'Azur. Aussi son premier souci fut de nous emmener vers les boutiques des marchands de kilts. Nous avons pris le tube qui fait le tour de Glasgow, pièce unique à nos yeux, puisque c'est le seul métro du monde celtique. Les brocanteurs considéraient d'abord nos uniformes scouts d'un œil oblique. Mais, au bout d'une heure de marchandages, quand nous sortions d'une échoppe avec un *sporrán* (1) de cuir et quatre kilts, le boutiquier rayonnant nous offrait des cigarettes et nous reconduisait avec force salutations. C'était quand même une réaction d'honnêteté foncière inspirée par le visible remords de nous avoir dupés.

## LE PLUS GRAND POLEMISTE D'ECOSSE ASSIS SUR MON LIT

En rentrant le soir à l'auberge, je trouvais le plus célèbre polémiste d'Ecosse assis sur mon lit. Cet écrivain de combat, doublé d'un prestigieux orateur, est le premier d'ailleurs à contester sa notoriété. Il se présente en déclinant

(1) *Sporrán* : escarcelle portée devant le kilt.

son épitaphe : « Olivier Brown. Après une vie de combat exténuant pour défendre les droits et jusqu'à l'existence du peuple écossais, il jouit d'une grande popularité parmi les Irlandais. »

J'avais encore un paquet sous le bras. Je lui contais notre visite aux brocanteurs de kilts. « Le danger de l'Écossais, me dit-il alors, c'est de devenir Juif sans Jérusalem. Les commerçants bretons ne courent-ils pas le même risque ? Qu'on nous laisse, nous autres Celtes, reconstruire notre Jérusalem sur nos propres terres qui sont toutes des terres saintes : c'est la seule façon de nous empêcher de devenir des Juifs. »

Je lui fis part de ma joie de trouver en Écosse un peuple ouvert, ruiselant de noblesse, étincelant de malice, tellement différent des Anglais et surtout des Saxons du bassin de Londres. Je lui signalais qu'en 1946, au cours de la visite à Rennes du Lord Prévôt de Glasgow, les orateurs avaient tenu à faire des rapprochements entre les caractères écossais et français : hospitalité, sens de la plaisanterie, courtoisie, bonhomie, etc... Sir Oliver Brown sourit dans sa moustache blonde : « La lettre la plus courtoise, me dit-il, que j'ai jamais reçue m'est venue d'un Français, le jour du nouvel an. Voici comment elle était rédigée : **Je ne vous connais pas encore assez pour savoir ce que vous pouvez désirer. C'est pourquoi je fais vos vœux mes vœux, et, en plus de la réalisation de vos souhaits, ne souhaiterais plus que de développer cette connaissance pour savoir mieux la prochaine fois.** Un Écossais aurait dit beaucoup plus simplement : **Best wishes, yours ave, Bill.** Vous saisissez ? » J'avais parfaitement compris.

J'appris plus d'anglais en dix minutes de conversation avec lui qu'en vingt et un jours de voyage en Grande-Bretagne. Il m'expliqua la distinction établie par l'usage populaire dans l'emploi des adjectifs **scotch** et **scottish**. **Scotch** est utilisé seulement par le peuple pour les choses que l'on peut acheter et vendre, telles que **scotch tomatoes, scotch whisky** et... **Scotch Police!**

Sir Oliver entra dans la salle basse où, rangés autour d'une lourde table de ferme, nos camarades attendaient le repas du soir. Il leur souhaita la bienvenue sur « sa » terre d'Écosse. Il en avait bien le droit, ce militant chevronné des commémorations de Bruce et de Wallace, ce soldat gaël qui n'a pas déposé le harnais de combat...

En nous quittant, je lui disais mon admiration pour l'Écosse. Il me prit amicalement par le bras comme pour m'avertir d'un danger : « L'Écosse est une belle contrée pour naître et pour mourir. Le problème est d'en trouver une autre pour demeurer dans l'intervalle. » J'avais besoin de cette douche... écossaise : je me sentais devenir régionaliste !

### LE FANTÔME DU CHÂTEAU DE GLAMIS

Durant notre séjour en Grande-Bretagne, nous avons rencontré fort peu de gens parlant français. En Écosse, nous avons trouvé Derek. « Je parle français comme un aborigène de Glasgow » répondait-il à nos compliments. Je lui fis remarquer que le mot **indigène** était plus facile à comprendre. Quelques minutes plus tard, je l'entendis se présenter à un groupe de Guildes comme un **vieux indien de Glasgow!**

Il s'écriait : « c'est étrange ! » pour fort peu de chose, par exemple devant un salon de thé d'Édimbourg fermé le mardi. Mais le ton théâtral qu'il ne manquait jamais de mettre dans cette exclamation nous faisait toujours croire qu'il était en train d'apercevoir un spectre ou que nous allions vivre le premier chapitre d'un roman policier. C'était bien un enfant de cette ville de Glasgow où l'on donne plus d'allure aux statues équestres en montant les queues des chevaux sur roulement à billes pour qu'elles flottent dans le vent. Il aurait d'ailleurs pu tout aussi bien être le fils de cet Édimbourg dont la réputation est pourtant sévère mais où l'on peut voir en divers endroits, repassée tous les ans à la peinture rouge depuis l'époque du crime, la tache de sang du malheureux joueur de luth de Marie Stuart.

Pendant les vacances, il arrivait à Derek d'être engagé comme spectre au château de Glamis. C'était le plus souvent à l'occasion du grand dîner qui est donné pour la sortie annuelle du fantôme héréditaire de la famille des Bowes-Lyon dont est issue l'actuelle Reine Elisabeth. Au moment le plus pathétique, les convives assis fixaient leurs regards sur leurs soucoupes sans plus lever les yeux. Leurs mâchoires tremblaient jusqu'à devenir floues (il fallait voir notre ami Écossais mimer la scène.) La porte s'ouvrait, on enten-

dit un bruit de chaînes, le souffle d'une respiration monstrueuse, et... Derek s'en allait après avoir fait le tour de la salle.

Il connaissait l'homme aux cheveux en broussaille et la dame au manteau vert à carreaux qui furent recherchés par toutes les polices du Commonwealth au moment de l'enlèvement de la Pierre du Couronnement à l'Abbaye de Westminster. Il nous racontait par le menu la naissance du projet à la Bibliothèque de Glasgow, le camion jaune « emprunté » pour le transport de la pierre à un marchand de blé, l'arrivée en Écosse du bloc de gré clair enveloppé dans le drapeau de Saint André, la frontière anglo-écossaise fermée pour la première fois depuis quatre siècles... La suite est censurée, car je ne voudrais pour rien au monde, déclencher le dispositif d'alerte de la Branche spéciale de Scotland Yard. Cher vieux Derek, comme nous aimons l'Écosse depuis que nous l'avons connu !

### BLEIMOR AUX GRANDS JEUX DES HIGHLANDS

Le samedi matin, 26 juillet, nous nous étions sagement installés dans le train pour Balloch en vue d'aller prendre notre repos de fin de semaine dans un château des bords du lac Lomond. Nous avions, par hasard, dans notre compartiment un de ces journalistes en mal de copie qui trouvaient le moyen de faire paraître sur Bleimor un ou même deux articles par jour. Tous les matins nous étions obligés d'acheter quatre ou cinq journaux pour voir ce qu'ils avaient bien pu trouver pour nous faire jouer, auprès de leurs lecteurs, le rôle de la vedette de service pendant la fâcheuse relâche du monstre du Loch Ness. Nous goûtions tout particulièrement les photos of **human interest** qu'ils nous réclamaient sans cesse ; par exemple trois guides en train de sucer dans des cornets des **glaces de bébé** (les **ice-creams** pour adultes sont servies entre deux gaufrettes, mais nous l'avons su trop tard).

À l'entrée de la gare de Dumbarton, une affiche accroche nos regards : une fête des Highlands doit se dérouler l'après-midi à quelque cinquante kilomètres au nord. C'est à mon tour d'interroger notre journaliste écossais. Il s'agit, dit-il, du fameux **Cowal Games** où chaque année mil **bag-pipers** jouent en chœur la Marche du Roi Robert Bruce. Si nous avions voulu prendre part à la fête, il n'est plus temps. Le signal de départ du train est donné et justement la gare où nous sommes sert d'embranchement entre la ligne du Lac Lomond et la direction des **Highlands Games**. Sans en demander davantage, nous balançons par les portières nos bagages, nos binious et nos camarades les plus lents. « Attention ! » crie le reporter, le train démarre et vos billets sont pour Balloch !

Après avoir salué le départ de ce sympathique Écossais, nous prenons un second train à la volée. Devant la gare du terminus, le chauffeur d'un autocar s'avance : « Je suis ici pour vous conduire au terrain des Jeux. Mais commencez par vous restaurer. Vos places sont réservées. Je vous attends ! »

En débarquant à Camis Eskan Park, nous passons par l'entrée des concurrents en criant d'une voix provocante : « **For the contest!** » Nous pensions être bien malins. Mais c'est nous qui devons avoir l'air suffoqués devant la réception chaleureuse que les organisateurs nous réservent au grand pavillon. Sir Ivar Colquhoun, baronnet de Luss, chieftain des Jeux, me dit combien il se sentait honoré de recevoir une délégation officielle des Frères Celtes de Brittany au **Highland Gathering and Athletic Carnival**. C'est la première fois, précise-t-il, que des Bretons participent aux grands Jeux d'Écosse. Il nous confie à Donald Mac Kay, convener du **Highland dancing** qui nous répartit dans divers pavillons de toile en nous disant : « Hâtez-vous de revêtir votre **national dress**. Vous passez à deux heures trente. » Il ajoute avec un sourire malicieux : « Un autocar doit vous conduire ce soir au château d'Auckendennan sur les bords du Lomond. »

Tout cela me semblait aussi bien réglé que le débarquement de Le Gonidec en Cornouaille britannique. J'ai commencé à comprendre le lendemain en lisant dans le **Scottish Daily Mail** le titre que notre ami le journaliste avait donné à son interview ferroviaire : « **30 Highland dancers... from Brittany** ont pris part aux Grands Jeux de Camis Eskan Park. » Toute notre journée, de neuf heures du matin à neuf heures du soir, était contée dans les moindres détails avec ce mélange intime d'émotion et d'ironie qui fait le charme du journalisme écossais. Décidément nos modernes Highlanders jouent aussi bien du téléphone que de la cornemuse !

Devant quelques dix mille spectateurs « enthousiastes » nous fîmes une démonstration de danse bretonne après avoir levé nos enseignes sur un angle du podium. Notre victoire fut d'autant plus totale que nous étions seuls de notre catégorie, j'allais dire de notre poids. Nous n'aurions pu rivaliser de souplesse et de légèreté avec les deux cents petits rats des Highlands qui, stimulés par la cornemuse, devaient, pendant plusieurs heures, ensorceler le podium de leurs envois de kilts, de jabots de dentelles et de bécots à plumes.

Cependant l'immense hémicycle grouillait d'une joyeuse activité athlétique. Les **Highlands Games** ont leur source dans les vieux combats des clans. Leur rôle est de servir de dérivatif aux instincts de lutte de cette race magnifique. D'un bout à l'autre du champ clos, ce sont les mêmes hommes herculéens que l'on voit lutter, lancer le marteau ou le fléau d'armes, balancer le **caber**, exécuter des courses et différentes sortes de sauts. Le lancer de la poutre (**caber** : breton **kiber**) est pour les Celtes du Nord ce que le lever de la perche est pour nous, Celtes du Sud. Le **caber** est fait d'un sapin abattu et taillé juste avant les Jeux. Cette fois, l'arbre était si grand que le maître de la contestation dut en faire scier un pied ou deux pour que les athlètes en kilt puissent faire triompher les couleurs de leurs tartans.

Une soixantaine de cliques se présentèrent à tour de rôle au centre du terrain. Elles étaient jugées non seulement sur l'exécution des morceaux mais sur l'uniforme, la marche et la discipline. Tous les types de musique gaélique étaient représentés depuis le **ceol beag** au rythme vif jusqu'au **ceol mor** classique que seuls les experts ayant fait sept ans d'études ont le droit de jouer. Les départs et les arrêts instantanés faisaient l'admiration de nos sonneurs. Et quand le défilé final de tous les clans portant les haches, les lances et les claymores, rassembla sous les mêmes drapeaux les champions des tournois et les quinze cents sonneurs de cornemuse et de tambour, nous avions le sentiment de voir passer, sous des uniformes qui n'ont pas changé, les armées de Robert Bruce ou du prince Charlie.

Ce soir-là l'enchantement des Highlands, encore renforcé par les dernières visions d'un crépuscule glorieux, devait nous accompagner jusqu'au lac Lomond. Le beau château battant pavillon écossais où nous étions attendus, était campé à mi-pente des montagnes, au-dessus d'une pelouse d'un kilomètre qui descendait en souples ondulations jusqu'à l'eau d'un lac merveilleux survolé par des bandes de cygnes sauvages.

A la descente de l'autocar, un personnage mystérieux nous adressa un magnifique salut scout en souriant dans une grande barbe brune. Il portait un pied de coq de bruyère au kilt, une courte épée au baudrier et un poignard dans la chaussette. Il se présenta en s'inclinant d'un geste bref et militaire : « Capitaine Rob Roy ! » C'était un descendant du fameux Hors-la-loi qui commandait le clan des Mac Gregor et qui possédait jadis les terrains de chasse du Lomond. Il s'empressa de nous faire les honneurs du château. Salles immenses, vieilles boiseries, cheminées de haute époque, tout ce luxe de bon aloi qui devenait pour nous le cadre de quelques jours, me paraissait aussi utile à la formation de notre jeunesse celtique que le volontaire dépouillement de nos camps volants.

#### L'INTERNATIONALE DU LAC LOMOND

C'est sur l'air des **Folies Shepherds** que le château s'éveilla ce beau dimanche. A la cérémonie des couleurs, notre drapeau monta en deuxième position, au-dessous du pavillon d'Écosse et au-dessus de l'Union Jack. Baignades dans le lac vert, longues marches égayées par l'envol des coqs de bruyère, ascension du Ben Ruisc peuplé de chèvres sauvages : nous avons fait ce qu'il fallait pour nous donner la qualité de **voyageur de bonne foi**, c'est-à-dire pour nous mettre dans la catégorie qui a le droit de manger et de boire en Écosse le jour du sabbat.

Mais surtout nous ne sommes pas près d'oublier la noblesse et la qualité barbare des nuits du lac Lomond. Était-ce parce que nous avions partagé le pain et le sel dans la grande salle du château ? Était-ce parce que l'eau du lac légendaire renvoyait, avec l'ombre bleue des montagnes, dans les hautes verrières des salons, le souvenir, commun à toutes nos enfances, des vieux



(Cliché Mondial-Actualités.)

#### Dans le vieux cimetière d'Adel Church, nous avons prié sur la tombe d'un Celte inconnu...

Sed hor bro, Pennlevier ar Bed,  
Diragout, goulou ar Gwir :  
En amser an tewellded mut,  
Skuill da vennozh war hon tir.  
Rak nep gow, skor hon Tud,  
Na vliño splannder da sked.

Ama' deus hon Tud o bered,  
Ama' kresk bugale Breizh.  
Ra vo pep aoled ar vammenn  
A zinow gwirionez 'leizh;  
Ha peb gow, Tad hor Gouenn,  
Ra vo steuziet gant da sked.

Ron Peniarh



### La clique des sonneurs scouts d'Inverness au camp d'Auchengillan

Piw na rofe d'hor breudeur  
Dorn taer ha kleze dir  
Vit kemer da Westminsteur,  
Ar Maen meur, goursez hor Gwir ?  
Piw na skuillfe ul lomm eus e wad  
Da rei sikour d'ur bobl war goll ?  
Pa'z eo mall da bep gour mont d'ar gad,  
Piw a vefe goap d'an holl ?

Da betra 'dal d'an Estren  
Ur garreg a chom mut  
Ha ne ra 'dan he Mestrez  
Na bomm-skrij nag avel-yud ?  
Na pennok 've ar Saozon, newazh,  
Al LIA FOEL a vezo d'imp-ni,  
Rak ni'oar ervat penaos warc'hoazh  
E vo skrapet 'dan o fri.

P. K.

(*War ton skosat : who would not fight  
for freedom ?*)

héros de Walter Scott ? Etait-ce parce que les reels et les jabadaos, alternant leurs cris sauvages dans le bourdonnement des cornemuses, imposaient aux cœurs un rythme neuf qui faisait disparaître tout égoïsme, toute timidité ? Mais la glace était brisée et, dans la chaleur d'une amitié qui sait écouter et comprendre, tous ces garçons en kilt qui dansaient avec Rob Roy au-dessus des glaives croisés et ces jeunes appartenant à toutes les tribus de la Race blanche, rassemblés autour des cheminées monumentales de ce château d'Ecosse, se sentaient unis comme une seule et même famille par la partie la plus haute de leur hérité.

Si l'Ecosse était située à la place de la Suisse ou de la Belgique, elle ferait l'Europe en se jouant. Mais il faut le dire, c'est grâce à son relatif isolement à l'un des angles de l'Occident qu'elle doit de n'avoir pas été touchée par la rigueur insensée que la Révolution de 1789 a mis dans nos divisions nationales. Les hommes d'ici sont demeurés dans l'état de grâce du nationalisme antérieur au péché d'orgueil des citoyens de Babel. Ils sont viles, sans tenter d'imposer aux voisins leurs langues ou leurs coutumes. Chaque soir, lorsque notre hôte faisait l'appel des trente nations représentées par les quatre cents jeunes hébergés au château du lac Lomond, il me semblait entendre le vieux Roi d'Ecosse Malcolm IV s'adressant ainsi aux nations de sa couronne. Français ou de ses proclamations : « Aux bonnes gens de mon Royaume. Français ou Normands, Bretons ou Angles, Flamands et Ecosseis... » La conception purement intellectuelle de la valeur absolue d'une frontière politique est restée étrangère aux fils des Scots. Ils sentent la mouvance des marches. Ils vivent l'allégeance du sang. A l'intérieur de la Grande Bretagne, ils distinguent plus ou moins la hiérarchie de peuples et de provinces avec lesquels ils fraternisent plus ou moins : les Gaëls, les Bretons, les Angles, les Saxons. N'est-ce pas là le thème chrétien de l'amour de préférence réservé aux plus proches ? Ils appellent d'abord les *Keltics*. Et, parmi les peuples celtes, les soirs que nous étions là-bas, Brittany fut saluée la première. Ce fut une véritable ovation qui nous bouleversa. En retour, nous fîmes un triomphe à des jeunes sonneurs de l'Ulster qui ne craignaient pas d'affirmer leurs convictions de catholiques irlandais. Parmi les comtés anglais, le premier rang fut réservé aux anciennes provinces bretonnes du Strad-Clud. Les Celtes savent penser aux morts et aux absents. Vide en apparence, la place du pays lackiste de Penrith et de Caerlisle est toujours marquée autour du foyer celtique. Le Northumberland et les autres comtés occupés par les Angles furent salués avec tant de chaleur qu'il en restait fort peu pour les comtés saxons du Sud !

Les quarante Français de Paris et d'ailleurs qui se trouvaient là, habitués à penser par Etats et Frontières, étaient complètement perdus dans cette arithmétique sentimentale. Une assemblée de jeunes de toutes les nations qui commence par acclamer debout le nom de la Bretagne Mineure, était bien faite pour les dérouter. Aussi n'avons-nous pas été surpris d'entendre un Parisien lancer cette question : « A quand le tour de Bécon-les-Bruyères ? » Pauvres garçons ! Nous étions les seuls à pouvoir goûter leur esprit et comprendre leur détresse : nous ne saurions leur en vouloir.

### LE COCKTAIL DE LORD INVERCLYDE

Nous avons accompagné la colonie de vacances des enfants de Brest à la gare de Glasgow. Ils étaient là, tous les Ecosseis qui, aux jours sombres, ont entouré notre grand port de leur affection agissante. Le lendemain un nouveau train est venu prendre la place des partants. Nos petits patriotes étaient très étonnés de trouver, si loin du pays, une jeune Bretagne dynamique, venue avec des lords, des consuls et des prévôts, les accueillir au son d'une clique de binious.

Lord Inverclyde, président du Comité écosseis pour l'aide à la ville de Brest, le représentant du Lord Prévôt de Glasgow et le Consul Général de France à Edimbourg avaient tenu à recevoir officiellement les Scouts de la Bleimor au Royaume d'Ecosse. Ce cocktail est l'une des grandes heures de la vie de l'Urzh. Les discours étaient d'une haute inspiration et le porto du Lord au-dessus de tous les éloges.

## IOUNIFORM !

C'est au château d'Edimbourg que nous avons appris notre grand sésame. Comme j'émettais le désir d'acheter des tickets pour visiter le musée de l'armée écossaise, le gardien de la porte, rectifiant la position de façon ostentatoire et désignant ma chemise grise du doigt, prononça ce mot magique : « Iouniform ! ». Depuis lors, nous sommes entrés gratis dans un nombre invraisemblable de musées, d'autobus, de trams et de bains-douches. Anne Kergall qui devait rester en Grande-Bretagne après nous, avait déjà revêtu sa robe blanche à dessins verts qu'elle répondait encore « Iouniform ! » aux contrôleurs des tramways de Londres.

## LE CAMP D'AUCHENGILLAN

La réaction fut la même chez les cinq cliques de pipers scouts du camp international d'Auchengillan. Nos frères gaéliques écoutaient avec une visible défiance les airs inconnus que se permettait de souffler dans leur instrument national, une curieuse espèce de sonneurs sans kilt et sans sporran. Pour les apprivoiser, le plus simple est de les questionner sur leurs tartans distinctifs. On parla chiffons. Sept mètres trente de tissu pour faire un kilt ! Les clans routiers d'Écosse ont, comme les autres, leurs couleurs, leurs tabous, leurs plantes sacrées et leurs cris de guerre. Vue des monts Gramplians, notre science du blason paraît d'une simplicité enfantine. La glace se rompit. On échangea des airs et des recettes. Et, un beau soir d'été, les deux mille routiers du **Rovermoot** s'endormirent bercés par l'air d'**An Durzhunell**. Les majors de cliques déclarèrent n'avoir jamais entendu sonnerie plus expressive pour l'extinction des feux.

La collaboration devint même vite de plus en plus intime. Polig Thépot s'aperçut un matin de la disparition de ses lunettes. Un énorme batteur de caisse de la Boy-Scout Inverness Pipe Band lui dit alors avec le plus grand calme : « Je suis peut-être assis dessus ». Il était prêt à bien des choses, ce bon garçon — même à s'excuser d'avoir cassé les verres et mis la monture en accordéon — mais pas à se lever. Il est vrai qu'un insulaire ne se dérange pas facilement. Nous avions vu, dans la cour d'un château, un Écossais descendre du mât des couleurs le pavillon de l'Union Jack, le jeter à terre et danser sur l'étoffe un vigoureux **eightsome Reel**. Des Anglais assis à dix mètres de lui, le regardaient piétiner leur drapeau avec un air d'intérêt poli comme s'ils contemplaient une simple démonstration folklorique.

Le dernier jour du camp, le duc de Buchanan offrit un Haggis d'honneur aux délégations étrangères. Nous avions déjà entendu parler du Haggis par l'un de nos amis écossais qui se vantait d'être parvenu à envoyer un Anglais courir la bruyère, le fusil au poing, dans l'espoir d'en tuer un ! Bientôt nous vîmes déboucher les cuisiniers précédés de deux sonneurs de cornemuse jouant un air spécial et quelque peu aigrelet qui ne manque jamais d'accompagner la présentation du plat national. Le Haggis n'est pas un gibier. C'est un estomac de mouton rempli de farine d'avoine non cuite et de morceaux de foies, de cœurs et de rognons hachés. Le tout est bouilli, fortement épicé et servi avec une goutte de whisky comme sauce.

Quand les convives eurent tout dévoré, les Scouts écossais poussèrent le cri de guerre du Clan Buchanan : « **Clare Innis !** » Et le vieux laird dont les ancêtres ont régné sur tout le terrain de chasse du Loch Katrine, s'avança vers nous, superbe dans son uniforme scout rehaussé des couleurs de son kilt vert, orange, jaune et violet. Pendant que tous les binious sonnaient l'air des adieux, il remit à chacun le porte-bonheur national : une touffe de bruyère coupée sur les montagnes des Trossachs.

Nous avons joint ces brindilles à la brassée de cette même bruyère blanche que nous avons recueillie à **Ti-Na-Bruaich**, au cours de la belle navigation qui nous avait conduits, à travers le fiord de la Clyde, jusqu'à l'île d'**Erra-Gaidheal**. Notre dessein était d'unir ces fleurs pâles du Nord à une autre bruyère deux fois rouge celle-là, sur la tombe abandonnée du fondateur du **Bleun-Brig**. Puisse-t-elles porter bonheur à notre pauvre pays !

Il n'est pas un d'entre nous qui n'ait eu le cœur étroit au moment de quitter l'Écosse. Lorsque je vis disparaître sur le quai de la gare de **Kilmarnoc**, l'employé qui m'avait lancé le cri d'adieu des Gaëls : **Aikéva**, j'eus l'impression de franchir la frontière de ma patrie pour m'enfoncer dans un monde étranger : **LA CELTIE EST VIVANTE**.

## LA DAME DE BANGOR

Avec ce voyage vers une autre terre celtique, commençait les quelques jours d'incertitude qui nous attendaient avant le début de l'**Eisteddfod**. Les auberges qui devaient nous recevoir au Pays de Galles, dans la région des monts **Snowdon**, avaient fait savoir en dernière heure qu'elles étaient pleines à craquer.

J'avais toujours cru que le code de politesse du Royaume-Uni commande de ne jamais adresser la parole à un inconnu si ce n'est pendant un naufrage. Entre Chester et Bangor, c'est par dizaines que nos compagnons de voyage s'enquirent des services qu'ils pourraient nous rendre. En débarquant à Bangor, à six heures du soir, nous étions chaperonnés par une dame très élégante, professeur à l'université de cette ville.

Les voies de la gare étaient chevauchées par une galerie vitrée. Les quelques marches qui en permettaient l'accès furent vite franchies. Mais la dame nous fit redescendre pour nous introduire dans un monte-charge à bagages qui nous éleva, en trois voyages successifs, dans la galerie où nous étions parvenus auparavant. Le résultat de l'opération était d'avoir mis une barrière d'un mètre vingt entre nous et la sortie. Le franchissement de cet obstacle nous laissa penser que la dame de Bangor pouvait bien être professeur de gymnastique. Elle semblait prête à tout pour nous aider. Aussi c'est plein de confiance que je pris place avec elle dans le taxi qu'elle avait arrêté en criant : « Au dancing ! Puis à l'Hôpital ! »

## HONNY SOIT QUI MAL Y PENSE

Un pasteur méthodiste nous ouvrit la salle du dancing. « Le plancher est très bon pour les Rover-Scouts » dis-je « Mais pour les Guides ? »

Je dois rendre à la dame de Bangor cet hommage qu'elle révolutionna l'Hôtel-Dieu pour nous. Elle fit comparaitre les infirmières, les docteurs, le personnel administratif, le directeur même. De salle en salle, de bureau en bureau, je passais avec elle, pensant que les bréaux de l'Hôpital ou des bataillons de lits vides prenaient l'air, remplaceraient avantagement nos tentes absentes. La dame remplissait des papiers, récoltait des coups de tampon. Elle disparut enfin avec l'infirmière-major et revint rayonnante. Un garçon de salle trotta sur ses talons. Il portait un ridicule paravent jaune à volants, très haut perché sur des pieds à roulettes. Notre bienfaitrice m'expliqua qu'il suffirait de déployer en travers du dancing cette espèce d'ombrelle verticale de cent vingt centimètres sur deux mètres cinquante pour rendre la salle habitable aussi bien pour les filles que pour les garçons. Je fis observer combien serait symbolique la présence de cet écran dans un dancing de dix mètres de largeur. Elle me répondit par la devise de la couronne britannique : « **Honny soit qui mal y pense** ». Et, comme elle prétendait faire descendre notre dortoir de poche par le monte-charge, je jettai le tout sous mon bras et descendis par l'escalier.

En arrivant à la gare, j'appris que des amis de la Bretagne avaient proposé de loger les Guides à l'île d'Anglesey, de l'autre côté du détroit de Ménel.

## UNE MER DE CHANT SOUS LA PLUIE

Nous avions décidé ce soir-là d'aller au château. Dans les ruines, du haut des rochers, nous voulions voir mourir les dernières lumières d'**Aberystwyth** autour de l'arc immense de la plage. Il faisait un temps à ne pas mettre un scout dehors. Une pluie fine et glacée imprégnait lentement le drap bleu de nos cabans. Nous pensions être seuls pour dire notre prière de communauté. Mais, en approchant de la vieille forteresse, nous avons entendu monter une voix qui n'était pas seulement celle de la mer. A trente mètres sous nos pieds, une foule grouillante chantait entre les rocs et l'Océan tout proche. Nous avions déjà vu la velle des Gallois assemblés pour écouter un orchestre nocturne autour du kiosque de la plage. C'est là, qu'en dépit d'un vent glacial, Wagner et Rossini tiennent nos Frères d'Outre-Mer étendus sur des chaises de pont jusqu'aux approches de minuit.

Mais il s'agissait ici de bien autre chose qu'une banale audition de musique internationale. Il n'y avait ni direction apparente ni chorale organisée. A



chaque pause un chiffre noir sur blanc montait le long du mur. Les deux mille chanteurs semblaient évoluer comme des promeneurs tranquilles sous leurs parapluies. Les uns parlaient. Les autres venaient. Mais cette incessante circulation révélait un ordre spontané. Pas une fausse note. Pas une faute de style. Pas de flottement dans les nuances. Equilibre parfait. Les nouveaux arrivés prenaient leur place dans cet ensemble avec une sûreté somnambulique. Le sillon sombre des basses, haché comme une mer sous l'orage, la coulée des barytons, chaude comme un dernier reflet de soleil, le flot montant des ténors, le courant profond des altis, le rayon étincelant des sopranis, toutes les parties vocales dessinaient sous nos yeux une chorégraphie pareille à l'envol bourdonnant des essaims d'abeilles autour des ruches. D'abord nous pensions à des chœurs russes. Plus tard nous évoquions les vibrantes chorales basques autour de la grotte de Massabielle. Mais l'audition de ce peuple unanime était beaucoup plus bouleversante que tout ce que nous avions connu jusqu'alors. En face de cette beauté pure qui n'était destinée qu'au Seigneur, nous avions presque honte d'avoir violé l'intimité d'une famille en train de murmurer la prière du soir. Mais depuis que nous avons entendu ce chœur de plaintes et de jubilatons vibrer contre l'abat-son des rocs et s'élever sur le fond mouvant de l'Océan, nous sommes prêts à souscrire à la Prophétie du Vieillard de Pencader : quels que soient les avatars de l'histoire future, c'est l'Homme Breton qui, dans la seule langue galloise, répondra présent pour cette terre au jour du Jugement dernier.

#### LE PONT DU DIABLE

D'Aberystwyth au Pont du Diable, un petit train du siècle dernier, un vrai joujou de Christmas qu'il faudra mettre un jour au Musée du Peuple Gallois, grimpe et serpente avec courage au flanc des montagnes.

Le Pont du Diable est une importante station touristique. Ce nom lui vient d'une vieille passerelle romantique en pierres de taille dont les ruines chevauchent le torrent du Reidiol. A l'étage au-dessus, la gorge est enjambée aujourd'hui par un pont de fer. Pour contempler les deux viaducs superposés, il faut se glisser dans la cage de fonte d'un compteur d'entrées en mettant six pence dans l'appareil. De l'autre côté de la route une tirelire identique peut vous introduire, pour un shilling cette fois, dans un paysage immortalisé par Wordsworth. Franchi le guichet, chaque visiteur doit aller se placer dans l'axe d'un jalon qui marque la place où le poète s'était assis et, par-dessus l'épaule d'une bande de photographes et de spectateurs béats, partager l'enthousiasme du Commonwealth britannique pour les beautés indiquées par l'écriteau. La mise en scène serait parfaite si Wordsworth était encore là pour distribuer des autographes.

Faute d'une culture littéraire suffisante, nous avons préféré sauter par-dessus les barrières, débouler entre les énormes rochers du lit du Reidiol, plonger dans les premières profondeurs d'une forêt prodigieuse où palpitent toujours les vieux rêves des *Mabinogion* : le Pays de Galles est autre chose que de la beauté celtique mise en boîte pour les Anglais !

#### L'EISTEDDFOD D'ABERYSTWYTH

L'Eisteddfod est la fête nationale du peuple gallois. Au Moyen-Age, chaque chef de clan entretenait un poète pour chanter, aux festins et dans les veillées, sa généalogie et ses exploits. De temps à autre, un *fiern* ou un roi de province invitait tous les bardes à venir à sa cour « en toute paix et fraternité » prendre part à un grand tournoi de musique et de poésie.

Le genre de la poésie galloise a changé depuis cette époque. Le métier de chanteur des grandes familles était quelque peu dommageable pour la liberté de l'inspiration. Mais les aspirants-lauréats qui travaillent sur des thèmes officiels sont-ils plus spontanés ? Il a pu nous arriver de comparer les *marogans* des anciens bardes qui savaient ramasser, dans quelques syllabes, le souffle de la fournaise ou de la tempête, à d'interminables plaintes sentimentales ou pacifisto-religieuses que des vieux Bretons, comme Cadwallon ou Kendelan, auraient étouffées sous leurs rires. La critique des militaires avait du bon.

L'Eisteddfod tient à rappeler son antique origine en réservant une place d'honneur à la cérémonie du *Gorsedd* de l'île de Bretagne.

Nous nous sommes rendus à l'Assemblée des Bardes qui, en raison du

mauvais temps, se tenait ce matin-là dans un amphithéâtre de l'Université. Beaucoup de gens, qui avaient payé cher pour assister aux rites du *Gorsedd*, stationnaient sous une pluie battante. Ce qui nous surprit le plus, ce n'était pas leur curiosité pour un spectacle qu'ils doivent connaître depuis leur enfance, mais la discipline de cette foule composée surtout de travailleurs. A peine étions nous arrivés devant la Faculté des Lettres, qu'un héraut d'armes vint porter l'ordre écrit de l'Archidruide Cynan de faire entrer par priorité l'Ordre des Scouts de Bleimor. Et cette foule, que la police écartait pour nous permettre de franchir la grande porte, répondit à cette mesure en ovationnant longuement les Frères d'Armorique. Nous avons vu là, pour la première fois, se manifester la légendaire générosité du peuple de Cardigan. Depuis lors, nous avons aimé les Gallois.

L'immense champ de foire est peuplé de tentes et de stands. Au centre se dresse le *Pabell Mawr*, immense halle recouverte de tôle ondulée et portée par 32 piliers. Dans ce théâtre rectangulaire, se déroule pendant huit jours, une série de concerts et de concours dont le programme tient avec peine dans un volume de 400 pages.

C'est là qu'au cours d'une manifestation bouleversante d'union et de fraternité bretonnes, vingt mille Gallois debout nous ont reçus aux cris de : *Breith am byth !* L'Archidruide Cynan avait tenu à nous présenter lui-même à la foule dans le style direct qui fait sa popularité : « Ils ont bonne allure, n'est-ce pas ? Voulez-vous les entendre ? » Vingt mille voix répondirent par un « oui » formidable. Jamais, avant notre passage, un joueur de cornemuse n'avait été autorisé à jouer sur la plate-forme de l'Eisteddfod. « *Pipers as surprise turn* » proclamaient les journaux du lendemain. Et ces bons journalistes, qui n'en étaient pas à une surprise près, s'étonnaient à l'envi que les Scouts de Bretagne sachent chanter le *Bro Gosh...* en gallois !

#### LA PROMOTION OWEN GLENDOUR

Nous étions les hôtes de l'Urdd Gobaith Cymru. C'est à l'affectueuse sollicitude de Miss Gwennant Davies, Secrétaire des Relations Extérieures du grand mouvement de jeunesse gallois, que nous devons toute l'organisation matérielle du séjour de Bleimor au Pays de Galles. Dans le confortable château où se trouve installé le Quartier Général de l'Urdd, j'ai rencontré le Chef R. E. Griffith. Les yeux dans les yeux, nous avons causé des trois objectifs qui, par delà les différences de méthodes et l'inégalité des moyens, font de nos Urdd deux mouvements-frères : le Service de la Jeunesse, la lutte pour la sauvegarde de l'Héritage Breton et l'action des Celtes pour la victoire finale du Christ.

En Ecosse, nous avons scellé l'Amitié Breith-Alba par le vieux rite militaire de l'Union des claymores.

En Galles, nous sentions que l'engagement Breith-Cymru devait revêtir un caractère plus personnel.

Les boiseries bien cirées de la chapelle de Trevechan ont servi de cadre au chapitre de l'Ordre où fut choisi le patron et décidée l'admission d'une nouvelle promotion de Bleizimor. Du haut du château de Harlech, nous avions évoqué la collaboration historique d'Owen Glendour et de l'armée bretonne du Maréchal de Rieux. Entre tant de héros et de saints, c'est le nom d'Owen Glendour qui fut adopté comme le plus propre à inspirer la conduite de jeunes Bretons qui doivent unir dans leur cœur les tronçons du Glaive Brisé. La disparition du héros, après sa défaite, chantait en nous le mystère d'un destin inachevé. « Il est parti d'un pas si léger que le malheur même a perdu sa trace... Il est devenu le Frère de la Nuit. »

Ces paroles retentissaient dans nos cœurs lorsque nous quittions la chapelle et que nous traversions le petit port plein de goélands et de bateaux qu'une chaussée de bois protégeait de la mer. Sur les galets d'une immense plage, au fond de la baie de Cardigan, les novices admis à prendre leurs engagements, se mirent à genoux. Les ombres du grand cercle de nos frères s'allongeaient autour d'eux. A l'horizon marin, les montagnes d'Irlande nous apparurent un instant, magnifiées par le soleil qui se couchait sur l'île de Saint-Patrick. Et, lorsque dans la nuit tombée, cet ordre domina le murmure de la mer : « *Owen Glendour, war saw I* », il nous sembla que, sur la grève, se levait avec nos compagnons, la foule silencieuse des saints et des héros qui sont morts POUR QUE LA CELTIE VIVE.

Nous avons appris pendant notre séjour en Yorkshire assez de choses pour pouvoir distinguer de façon sommaire, au cours de notre voyage en Ecosse et au Pays de Galles, ce qui tient à l'héritage celtique de ce qui est britannique ou proprement saxon. Nous avons pu dévorer partout le plat de « patates et poissons frits » que l'on nous avait présenté comme une spécialité de Leeds. En Ecosse et en Galles, nous avons retrouvé cette curieuse pâtisserie à base de poivre et de gingembre dont nous avions eu la première révélation sous le pavillon de toile de style Moyen-Age que le bon recteur d'Adel Church avait dressé pour nous recevoir sur l'herbe tendre de ses pelouses. Nous avons pu fraterniser avec un groupe folklorique du Yorkshire et des cercles celtiques du Pembroke. Nous avons admiré, par-dessus les bonnets de dentelles blanches, le haut chapeau de castor noir des Galloises, semblable aux couvre-chefs des postillons de diligence, et les jupes volumineuses retroussées par des épingles autour de la taille pour découvrir le jupon de flanelle rayée. Mais nous avons conclu que les mêmes danses sont pratiquées par les Angles du Northumberland et par les ramasseuses de coques de la baie de Caermarthen.

Loin de combattre les particularismes écossais et gallois, les Anglais semblent les avoir ajoutés au leur pour en décupler la force, si bien qu'un observateur superficiel pourrait confondre, dans cet ensemble, les tours et les donjons, et conclure qu'il existe, sur terre, deux sortes d'hommes : les Britanniques et les Autres. La première leçon que nous rapportons de là-bas, c'est cet usage que les Anglais ont su faire de leurs coutumes et de leurs costumes pour sauvegarder un nationalisme obstiné. Car c'est plus à son rempart historique, fait de rites et de traditions, qu'à ses vingt kilomètres de mer que la Grande-Bretagne doit d'être restée aussi loin de la France que l'Inde ou le Brésil. Cet exemple est à méditer par les Bretons « affranchis » (?) qui ne songent qu'à nous fabriquer une petite nationalité juridico-politique à l'instar de nos voisins du continent.

Mais la patience géniale que les Anglais mettent à cultiver le parc des traditions de la Celtie insulaire, ne risque-t-elle pas d'étouffer la véritable culture celtique ? Il n'y avait que vingt et un jours que nous étions dans le Royaume-Uni. Et déjà nous nous sentions devenir de « chères vieilles choses », comme le Garde Gallois en bonnet à poil et veste écarlate que nous avions vu faire d'impressionnants demi-tours à la porte du Palais de Buckingham. A cette emprise trop intime, les Celtes ont répliqué : l'Ecosse par les manifestations incessantes de sa fierté nationale et de son autonomisme politique, le Pays de Galles, par la vitalité de sa langue et la conquête de son indépendance culturelle.

Si notre Bretagne fait preuve, dans ses constructions, sa cuisine, ses danses, ses costumes et le caractère de sa musique populaire, d'une autonomie vivante qui se retrouve, à des degrés divers, en Ecosse mais que le peuple gallois peut nous envier, par contre nous sommes battus par le Pays de Galles sur le terrain linguistique et culturel. On ne trouverait pas, dans toute la principauté, un mineur, un ardoisier, un tisserand, un fermier, un matelot qui n'ait tenu à verser son obole pour construire l'Université de langue galloise et la Bibliothèque Nationale d'Aberystwyth.

Le deuxième exemple que nous avons à méditer, c'est le véritable esprit de synthèse national celtique qui se manifeste dans toutes les bibliothèques et tous les musées de l'Ile, aussi bien en Angleterre qu'à Edimbourg, Glasgow et Cardiff. Partout, ce sont des reproductions du manuscrit de Kells, de la broche de Tara et du bracelet de Monsangeon qui plébiscitent le génie de notre race dans les mêmes vitrines ou sur les mêmes panneaux que la croix d'Aheny, le casque de Berru, l'évangélaire de Durrow et le bouclier de Battersea. Avant de songer à faire de Rennes le futur centre mondial des études celtiques, commençons par nous débarrasser de notre affreux chauvinisme à base de géographie et de notre stupide méconnaissance du patrimoine national dispersé par des ancêtres conquérants au delà de sacro-saintes frontières baptisées « naturelles » qui ne sont que les limites de notre force d'aujourd'hui.

La vie ne connaît ni les octrois ni les douanes. Il ne faut pas s'étonner qu'elle répugne à se laisser enfermer dans le Réduit Breton, Replément et conquête. Flux et reflux de notre mer. Le Cœur Celte a besoin de se contracter librement et de se dilater dans la joie : Ne l'empêchez pas de battre au rythme du Monde.

P. KERAOD.

## Maison de la Bretagne ou Ti-Botrel ?

La Maison de la Bretagne est créée et tous les Bretons se féliciteront de voir se réaliser ce projet dont M. de la Tocnaye, ne l'oublions pas, fut le promoteur ; son emplacement est excellent et commode d'accès (1) et nous sommes certains qu'elle rendra de grands services, aussi bien à nos compatriotes de la Région Parisienne qu'à ceux de passage dans la capitale.

Toutefois, avant que l'œuvre ne soit complètement terminée, nous nous permettons d'émettre des vœux et quelques critiques aussi.

Si les organisateurs ont prévu, et à juste titre, des locaux pour les questions sociales, d'économie politique, de propagande touristique ou d'information, nous regrettons vivement que les organismes culturels et de jeunesse soient aussi à l'étroit (2).

D'autre part, la création d'un Service central de documentation, indépendant de chacun des mouvements groupes dans la Maison, serait d'une utilité incontestable. Il est certain qu'une documentation fragmentaire et éparpillée dans différents bureaux ne pourra rendre les mêmes services ni être aménagée en vue d'une consultation commode et accessible journalièrement.

Il faut que nos compatriotes et nos amis puissent venir ici cueillir à pleines mains dans une gerbe bien faite, sans avoir à se soucier des mesquineries, des divisions et des cloisonnements qui, d'ordinaire, empoisonnent tout ce que nous faisons.

Il faut que le visiteur se trouve, dès son arrivée, dans une ambiance actuelle. La première impression est très souvent déterminante et classe une organisation ; il ne faut pas que le nouveau venu ait l'impression que la Bretagne a vécu, que ses enfants n'ont plus la vitalité suffisante pour œuvrer en hommes de leur époque et ne sont plus capables de fournir que des « res-suscitées » de leur passé.

Nous ignorons les détails de la future installation, mais nous avons vu, le jour de l'inauguration, épinglé au mur, un projet de hall d'accueil que nous souhaitons vivement ne pas voir exécuter, tellement il symbolise la « brétonnerie » et la « binouiserie » dans ce qu'elles ont de plus rétrograde.

Nous savons que les organisations bretonnes ne sont pas riches, mais, dans le cas présent, il ne coûte pas plus cher de faire bien que de faire mal.

Souvenons-nous du Pavillon de la Bretagne à l'Exposition internationale de 1937, où des équipes d'artistes bretons : architectes, meubliers, peintres, sculpteurs, etc... ont su penser et créer à la fois en Bretons et en Hommes de leur temps. Ils ont démontré ainsi ce que nous pouvons attendre si, sans renoncer à des différences qui sont nos richesses, nous consentons à marcher la main dans la main lorsque le service de la Bretagne et son rayonnement l'exigent.

Ces artistes existent toujours, des jeunes sont venus grossir leurs rangs ; pourquoi ne fait-on pas appel à eux ?

Le vœu de notre compatriote, le Président René Pléven : que la MAISON DE LA BRETAGNE SOIT FRANCHEMENT ORIENTÉE VERS L'AVENIR, sera-t-il entendu ?

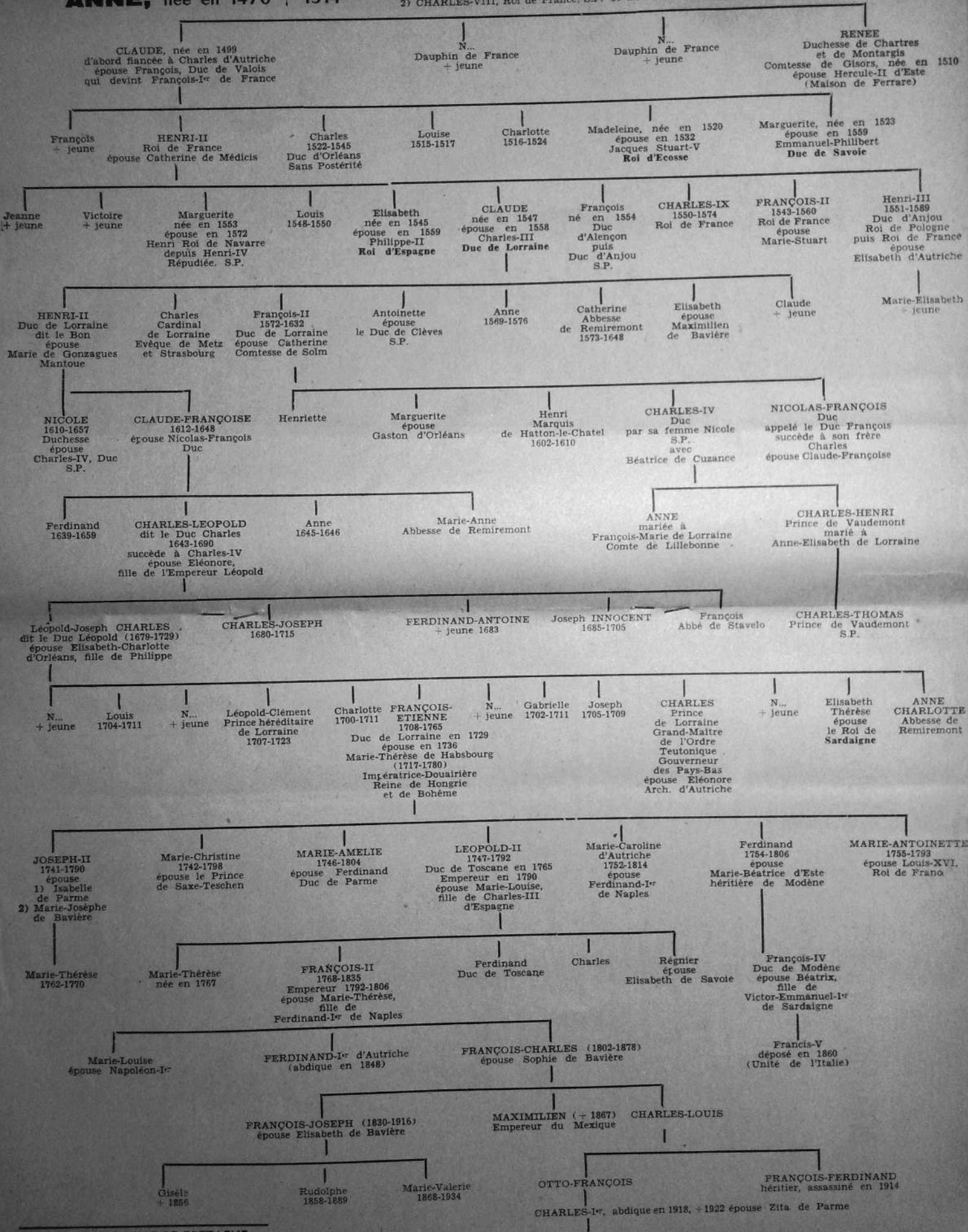
Renan de la GODELINAIS.

(1) 3, rue du Départ, Paris (14<sup>e</sup>).

(2) C'est une question d'argent puisque les bureaux ont été mis en location (N.D.L.R.).

# ANNE, née en 1476 † 1514

Epouse : 1) Par procuration, Maximilien d'AUTRICHE, Roi des Romains, héritier du Saint-Empire.  
2) CHARLES-VIII, Roi de France, S.P. 3) LOUIS-XII, Roi de France, dont



LES PRINCES DU SANG DE BRETAGNE  
Tableau dressé par J. LE QUENTREC

FRANÇOIS-JOSEPH-OTTO, Duc de Lorraine, Héritier du Trône des Habsbourg

# La Bretagne, ses Rois et les Empereurs

## AR STAD HAG AN DUD

Nos ancêtres appelaient *Gwledig* l'empereur, le détenteur du *gwlad*, c'est-à-dire du domaine temporel. *Nid gwlad heb arglwydd*, disaient nos anciennes lois : il n'est pas de domaine sans souverain. Le souverain était le défenseur et le garant du *gwlad* devant les hommes comme devant la divinité. Sur le domaine vivaient les tribus et les clans qui rendaient hommage au souverain pour leur terre, mais qui constituaient des corps organiques dont l'existence était indépendante de la volonté du monarque (1).

Les institutions bretonnes étaient donc restées identiques à celles des anciens Celtes qui nommaient *Rigion* le domaine du *Rix* régnant sur des nations ou « cités » (*outia*) bien distinctes. La nation qui, au 5<sup>e</sup> siècle avant notre ère, donnait aux Celtes leur Roi suprême s'intitulait orgueilleusement *Bituriges* : *Rois du Monde*, mais les autres nations celtes n'en restaient pas moins jalousement elles-mêmes. Ce parti-pris de liberté a coûté à nos pères leur civilisation lorsqu'ils se trouvèrent en face d'une organisation mieux armée pour la conquête et l'asservissement.

## PAX ROMANA

La paix romaine était la paix des morts. Toutes les horreurs des guerres modernes pâlisent à côté des forfaits des Césars. Aucune agression n'a été plus perfidement efficace que celle qui a tué la Celtie continentale pour créer la « *Romania* », génocide savant dont les années de martyre du Roi Vercingétos et la proscription des Druides ne sont que fioritures. L'histoire de la Grande-Bretagne romaine est écrite de notre sang, celui des Caratacos, des Boudicca, des Druides de Mona, des massacres et des viols, exploits des cohortes de Rome ; elle est illuminée de la leur des villes en flammes, égayée des pillages et des gémisséments des longues colonnes d'esclaves enchaînés qui étaient les frères de nos pères.

La haine de la Rome classique est saine et bonne, car cette Rome a tué nos ancêtres, mutilé notre esprit, ruiné notre civilisation. C'est contre Rome que, demain, nous l'aurons restaurée.

## AN HAD

Rome avait tué toutes les patries, elle pourrissait de sa richesse. Mais, dans la décomposition des villes du Bas-Empire germait lentement une semence. La Bonne Nouvelle trouvait un écho dans les ergastules et dans des légions qui n'avaient plus de romain que le nom, là où la vertu guerrière conservait une dignité à tant d'hommes déracinés.

## CUSTENTIN WLETIC

Un monde nouveau était en gestation. Constantin le Grand devait le faire naître. Il nous plaît que ce soit sur la terre bretonne, à Eburacou — *Caer Eborac* — que les légions de l'Île des Forts firent un empereur de Constantin, fils de la bretonne Sainte Hélène : Elen Luidauc, fille de Coel Hen, ancêtre de maints rois bretons - Constantin, né à Naissos, Nish en Macédoine, terre conquise sept siècles plus tôt par les guerriers de Bellovèse, fils de l'empereur Ambicat.

En 306, celui que nos pères appelèrent *Custentin Wletic* faisait le premier pas sur la route où il devait rencontrer le *Signe céleste* de la victoire, celui qui,

(1) Voir « SKED », cahier 7, pages 228 et 230.

aujourd'hui encore est le drapeau de notre Ecosse. Sept ans plus tard, le *Gwledig* délivrait l'Empire de l'hypothèque de Jupiter et d'Hercule. Il abandonnait Rome pour donner son nom à une nouvelle capitale. Le *Regnum* cessait d'être l'apanage des lates semi-étrusques du Latium. Les patries pouvaient renaître.

## LA VRAIE RENAISSANCE

Ce fut l'œuvre salutaire des « grandes invasions ». Des peuples jeunes, fidèles à leurs ancêtres, créèrent des cités nouvelles : les Goths, la Catalogne - *Gotlandia* -, les Vandales l'Andalousie, les Burgondes la Bourgogne, les Basques la Gascogne. Ainsi naquirent de même la Bavière, la France, la Hongrie, la Lombardie et notre Bretagne. La naissance de ces cités ne mettait pas en cause la permanence du *Regnum* qui, depuis Constantin, était le *Saint-Empire*. Il restait le cadre durable dans lequel viennent se placer de grandes figures d'hommes d'Etat tels qu'Alaric, Théodoric, Aetius, Clovis, Charlemagne.

Tous, avec plus ou moins de bonheur, s'efforçaient d'incarner le pouvoir politique de l'Empire. Les Barbares devenus des *hospites* s'appelaient *duces*, *principes*, *consules*, *imperator*. On aurait tort de croire que leur intégration fut l'œuvre du hasard ou des fantaisies conquérantes des chefs de tribus, et de négliger, dans cette anarchie apparente, l'action infatigable et les desseins méthodiques d'un Aetius et des grands évêques tels que Germain d'Auxerre, Félix de Nantes et bien d'autres.

## BRITANNIA MINOR

C'est dans cette perspective qu'il faut juger l'établissement des Bretons en Armorique. Ils n'y vinrent pas en fuyards, invention absurde, contredite par les faits admis, d'un rhéteur bilieux du nom de Gildas. Ils y vinrent en tant que citoyens et guerriers de l'Empire, parce que leur présence y était nécessaire. C'est pourquoi nous avons un *Leon*, *Pagus Legionum*, Pays des *Légions*. Nos pères avaient aussi leurs *principes*, leurs *consules*, leurs *comites*, et *dux* était le titre d'Arthur comme il fut celui de Nominoë.

C'est dans ce tableau que se situent les démêlés entre Bretons et Francs. Arrivés en armes sur le continent, les Bretons étaient moins que d'autres disposés à accepter l'hégémonie franque alors que, seuls avec les Basques, ils étaient à la fois guerriers, chrétiens et citoyens de longue date. « Sur la terre bretonne », disait Morvan Les-Breith, « le roi Franc n'a aucun droit. Qu'il se contente de régner sur les Francs ».

## ENE KORNOC

Les Francs, cependant, devaient modeler l'avenir politique du continent. Burgondes, Wisigoths, Alamans, Bavares et Saxons devaient s'incliner devant eux. Mais l'âme de l'Occident fut modelée par les Celtes.

C'est sous le signe de la croix celtique que s'est scellée l'unité spirituelle de l'Occident, lorsque les Celtes d'Irlande et de Bretagne portèrent à travers le continent leur Foi, leur Courtoisie, leur Esprit. La « Renaissance » carolingienne fut leur œuvre comme Alcuin était leur disciple. Les épopées irlandaises et le *Uotodin* breton précèdent de plusieurs siècles l'*Edda*, le *Ludwigslied* et la *Chanson de Roland*.

## L'HEURE DE NOMINOË

Les peuples germains pliés à l'hégémonie franque ne se réveilleront pas à l'histoire. Autrement des Bretons. Nous voulons voir dans le refus des *Itened* d'admettre une autorité franque non pas un esprit de rébellion anarchique, mais le dessein réfléchi de préserver la *volonté de puissance* bretonne pour le jour où sonnerait l'heure des Bretons.

Ainsi la mort de Louis le Pieux, ouvrant la voie au séparatisme de Charles

le Chauve, fut-elle l'heure de Noinoe. Ce furent trois rois : Noinoe, son fils, son neveu. Ce furent trois siècles de victoires, l'écrasement des Francs, la conquête de Rennes, de Nantes, nos capitales, Le Mans, la marche sur Chartres. Le destin de l'Occident eût pu être changé. Mais il y eut le poison, sans doute, et surtout les Normands. Car c'était aussi l'heure normande.

#### LA NATION ENDORMIE

La Bretagne rentra dans l'ombre. Il resta la nation qu'avait forgée ces rois, assez tenace pour que s'y brise l'assaut scandinave, pour faire mentir le roi de France qui livrait la Bretagne, comme un vulgaire morceau de Neustrie à la normandisation. Il resta un peuple assez têtu pour se dire *breton* malgré révolutions et dictatures étrangères. Il resta la Nation Bretonne, force ensommeillée qui s'éveille aujourd'hui lentement dans un monde enfiévré qui a perdu son âme.

La Bretagne Mineure fut champ de bataille, proie pour deux ennemis avides. Sans doute il y eut des périodes de victoire et de lumière et aussitôt nos pères bâtirent, sculptèrent notre granit, lancèrent à l'Europe les drames de nos héros : Arthur, Yvain, Tristan, Perceval. Mais le séparatisme capétien avait fait perdre à l'Empire l'Occident. La Bretagne était prise entre les Français et les Saxons.

Les efforts de la monarchie bretonne pour maintenir son indépendance par une politique de bascule entre les ambitions rivales des Plantagenets et des Valois étaient aussi inéluctablement voués à l'échec que, plus tard, ceux de la Pologne entre la Prusse et la Russie. Le plus faible devait fatalement faire les frais de la querelle des plus puissants. Le seul salut était l'alliance avec la Bourgogne et avec l'Empire. En s'appuyant, pour faire face à la menace capétienne, sur le rival oriental du Roi de France, nos ducs inauguraient la politique que devaient adopter François I<sup>er</sup>, allié aux Turcs contre le Saint-Empire, et la III<sup>e</sup> République alliée au Tsar contre le Roi de Prusse.

Mais au moment où la marée turque venait d'arracher à la chrétienté la ville de Constantin (1453), cette politique bretonne, elle, ne trahissait pas l'Occident.

#### ANNE VOULAIT LE TRONE IMPERIAL

Ce fut la politique de François II, brisée par la défaite de Saint-Aubin. Ce fut la politique d'Anne, sa fille, la plus admirable princesse de son époque et sans doute la plus fière représentante de toute la dynastie bretonne. Le trône impérial était son ambition et tout l'espoir du peuple breton célébrait son mariage avec le Roi des Romains, Maximilien, le Dernier Chevalier. L'enlèvement devait la livrer au Roi de France. Cette union ne fut pas bénie de Dieu, puisque les quatre enfants qu'Anne donna au Valois moururent presque aussitôt, Charles passa et Louis d'Orléans fut le nouveau Roi et l'époux de la Reine Anne, ce Louis qui avait combattu dans les rangs bretons à Saint-Aubin.

#### L'ANSCHLUSS

Cette fois, deux filles vécurent, et Claude était l'héritière du Duché de Bretagne, Anne fiança sa fille au petit-fils de Maximilien, le futur Charles-Quint, mais Louis la donna à François d'Angoulême, l'héritier du royaume. Ce prince très chrétien qui périt du mal de Naples, s'alliait à Soliman contre le Saint-Empire au moment où la Méditerranée était aux mains des Barbaresques et où les janissaires campaient sous Vienne, rempart de la chrétienté. Ce même François décréta indissoluble l'union du Duché de Bretagne et du Royaume de France. Cependant à Innsbruck, le maître statuaire Pierre Vischer, dressait la statue d'Arthur devant le tombeau du défunt Empereur.

#### L'INTERIM DES BOURBONS

Avec la mort du Roi de France Henri III, dernier des arrière-petit-fils d'Anne de Bretagne, la lignée des Rois de Bretagne disparaissait du trône des Français.

Henri de Bourbon-Navarre, en recevant la couronne de France, devint le dépositaire de la souveraineté bretonne, en vertu de l'Edit de 1533 qui liait le sort de la Bretagne à la couronne de France.

Ainsi disparaissait dans l'oubli la dynastie de Noinoe qui avait fait de la Bretagne, une des nations essentielles de l'Occident.

Sans doute demeurait dans le peuple un souvenir ému pour cette petite Duchesse qui devint Reine et aimait assez sa Bretagne pour lui léguer son cœur. En fin de compte nul ne savait plus grand chose, sinon que le Roi de France régnait sur les Bretons.

Et cependant, six siècles durant, la vie de la Bretagne s'était identifiée à celle de sa dynastie, ses plus belles heures sont la justification de notre orgueil, ses heures sombres sont le sujet de notre deuil. Elle vaut mieux que des larmes ou une pensée pieuse, car elle nous a tracé un voie vers l'avenir. Il n'est pas vain d'en garder mémoire.

#### ET LA VOLONTE D'ANNE FUT ACCOMPLIE

Cependant la lignée d'Anne de Bretagne n'était pas éteinte, car d'Henri II étaient aussi nées deux filles. L'aînée, Marguerite, première femme d'Henri de Bourbon-Navarre, ne lui donna pas d'enfant et fut de ce fait répudiée par lui. La seconde, Claude, épousa Charles, duc de Lorraine. Le fils de son arrière-petit-fils, François Etienne de Lorraine, épousa en 1736 Marie-Thérèse de Habsbourg et accéda en 1745 au trône impérial.

Ainsi s'accomplit la volonté d'Anne de Bretagne. La violence avait rompu son mariage avec le Roi des Romains, la « Raison d'Etat » du royaume français l'avait empêchée de marier sa fille Claude à Charles de Luxembourg. Mais la lignée de Bretagne ne devait pas régner longtemps sur le trône qu'elle n'avait pas désiré. Après le trône de Lorraine, l'attendait ce trône impérial sur lequel Anne voulait monter elle-même. Depuis François de Lorraine, des monarques du sang de Bretagne régnèrent à Vienne, la Vindobona fondée par les Celtes.

#### LE DECLIN DE L'OCCIDENT

Pendant ce temps, la Bretagne et l'Occident connaissaient des années pénibles. La soi-disant Renaissance avait fait son œuvre de destruction et sapé les fondements de l'unité de la chrétienté médiévale. Richelieu inaugura l'absolutisme centralisateur qui foula aux pieds les droits des cités et s'efforçait de réduire la noblesse au rang de courtisans. Avec la théorie des « frontières naturelles » qui empruntait au De Bello Gallico le paradoxal hexagone, c'est la géopolitique qui prenait le pouvoir ; enfin les intellectuels de gauche du « siècle des lumières » inauguraient leur flirt séculaire avec les despotes orientaux — combien éclairés — de Prusse et de Grande Russie.

Avec Marie-Antoinette, le sang de Lorraine et de Bretagne revenait sur le trône de France. Les intellectuels de gauche conduisirent la Reine, comme le Roi, au supplice, emmurèrent au Temple le petit Dauphin pour l'y faire périr. Puis vint le dictateur corse. Préparant les voies de Bismarck il contraignit l'Empereur à abandonner tout droit de suzeraineté sur les autres souverains d'Occident, à ne s'appeler désormais qu'Empereur d'Autriche. Mais Bonaparte voulait lui-même fonder une dynastie impériale et avait pour cela choisi Marie-Louise, elle aussi de la maison de Lorraine. Le Roi de Rome ne devait pas plus recréer l'unité de l'Occident que le Roi des Romains, premier époux d'Anne de Bretagne.

Après la chute de Bonaparte, la politique de Talleyrand et de Metternich, jointe aux éternelles intrigues anglaises, amenait la Prusse sur la rive gauche du Rhin et servait mieux les ambitions des Hohenzollern que la cause commune de

l'Occident. Ce furent les conquêtes prussiennes : le Slesvig-Holstein, Sadowa, les souverains allemands contraints de s'incliner devant un Empereur prussien, l'Autriche exclue de la Confédération Germanique, l'Alsace et la Lorraine annexées à la Prusse...

L'humanisme chrétien du Moyen-Age occidental avait laissé la place à cet humanitarisme à prétentions œcuméniques qui a si bien su déraciner des masses humaines et les livrer, dans la misère d'un nouveau Bas-Empire, à la démesure des aventuriers du capital et de la politique. La cité est remplacée par la classe, le patriotisme s'efface devant le chauvinisme.

#### LES DERNIERS JOURS DE L'EMPIRE

Le triomphe des chauvinismes a été la dissolution du dernier reste du grand Rigion fondé par Constantin, la disparition de la monarchie austro-hongroise, l'Europe livrée aux appétits rivaux des nationalismes étroits qui n'étaient pas plutôt satisfaits qu'ils s'efforçaient d'en brimer d'autres. C'étaient Versailles et Saint-Germain, contenant en germe les catastrophes de 1938-1948, l'explosion germanique et la ruée de l'Asie bien plus loin, au cœur de l'Occident, que ne l'avait été la marée turque de 1523 ; les peuples slaves livrés au communisme, Vienne et Berlin citadelles isolées au lieu d'être les grands carrefours d'où l'Occident rayonnait sur un Orient riche de promesses...

#### L'AUBE D'UN NOUVEAU RIGION

Aujourd'hui semblent triompher le matérialisme nihiliste des steppes orientales et le matérialisme déraciné des prairies de l'Ouest lointain. Mais nous savons que l'avenir est à l'Esprit. C'est la réponse du Celte à l'angoisse de l'homme moderne.

On nous parle aujourd'hui d'une Europe. Mais cette Europe n'a pas d'âme. Certains la voient engloûter des patries, grandes et petites, comme une nouvelle *Romania*, aussi meurtrière que la première. Ceux-là sont les détenus des patries concentrationnaires dont les jacobins ont barbelé les frontières. Basques, Burgondes, Croates, Galiciens, Slovènes, Gaels, Frisons, Hongrois, ne doivent-ils pas comme nous, Bretons, trouver place dans la « Nouvelle Europe » ? Mais quelle force peut les unir alors que l'on a démonté le Rigion de Constantin et de Charlemagne ? Des politiciens myopes pinaillent en cherchant une force d'attraction assez puissante pour lier des Etats usurpateurs et assez docile pour leur conserver les prébendes taillées dans la « souveraineté nationale ».

Certains, parmi les peuples d'Europe, et ils ne sont pas nécessairement des rêveurs penchés sur le passé, voudraient que l'héritier des couronnes de Charlemagne et de Saint-Etienne, Othon de Lorraine-Habsbourg, soit celui qui nous débarrassera des barbelés des frontières et donnera un nouvel essor à la civilisation de l'Occident.

On sait que les Bretons ont assez gardé leur fidélité à leurs anciens souverains pour accorder, le cas échéant, un préjugé favorable à l'héritier direct d'Anne de Bretagne. Il pourrait n'être pas indifférent aux peuples d'Europe que les sangs du Saint-Louis des Français, du Bon Roi René des Provençaux, de Maximilien, se trouvent réunis dans les veines d'Othon de Lorraine.

Tout ceci semble très inactuel, — et est pourtant très proche de nous, — très loin du Kaléidoscope politique quotidien — mais à quelle réalité correspond ce jeu ? Nous n'attendons pas un libérateur, conquérant ou vengeur. L'aube du retour d'Arthur ou de Barberousse, cet avènement d'un nouveau Rigion et d'un nouveau *Guledig*, seuls nos desseins patients et notre volonté sans faille sauront la faire éclore.

R. A. LE GROGNEC-KERSAHO et J. LE QUENTREC.

## SOLIDARITE DES PEUPLES DE FRANCE

La Jeune Bretagne doit prendre conscience de la solidarité que crée, entre les peuples, le fait d'appartenir à la même communauté politique.

Mgr. Weber, évêque de Strasbourg, vient de publier, dans le *Bulletin Ecclésiastique* de son diocèse, un courageux plaidoyer en faveur de l'enseignement des langues minoritaires. Il cite parmi les Régions où se pose le même problème : la Bretagne, le Pays Basque, l'Occitanie.

Nous nous permettons de réparer un oubli de sa part en publiant ici un extrait de la remarquable étude que la vaillante revue « *Notre Flandre* » consacre à la vie et à la doctrine du Chanoine Andouche.

« On distingue, parmi les prêtres, les hommes d'un pays et les hommes d'une administration », remarquait l'Abbé Lemire. Le chanoine Andouche était l'homme d'un pays.

Il était entré dans la vie avec deux principes, simples, mais solides. L'un était une vérité philosophique qui le soutenait de toute la force de l'idée juste. Il était convaincu que l'homme est un tout, que l'œuvre de son élévation surnaturelle ne peut s'accomplir qu'en s'étayant sur une nature saine, intacte et intégrée, conforme aux impératifs de son génie natif.

La seconde idée-force qui le guidait était une constatation de l'ordre historique. L'héritage traditionnel d'un peuple est un bloc infrangible. Celui qui porte la cognée sacrilège à la base de l'édifice, aux fondations mêmes ancrées dans le tuf du terroir, ébranle de ses coups et du même coup la structure naturelle sur laquelle s'étage toute l'ordonnance hiérarchisée de dons, de capacités et de vertus, et provoque un effondrement irréparable.

Partout et toujours où, du fait des événements ou des hommes, par la faute du courant de la mode ou de la complexité de chefs spirituels mal avertis, un peuple s'est laissé couper de ses sources, assimiler à un monde et à une manière d'être différents de l'ordre harmonieux de sa création, ce peuple s'est, par le fait même, appauvri, mutilé, stérilisé, privé de toute possibilité de développement et d'élan spirituel.

Une chrétienté n'est vivace et prospère que si elle s'enracine à de grandes profondeurs dans le substrat de la nature du peuple. Le christianisme ne peut vivre et s'épanouir en Chine, en Bretagne, au Japon, en Slovaquie, en Flandre, que si la Chine est chinoise, la Bretagne, bretonne, le Japon, japonais, la Slovaquie, slovaque, et la Flandre, flamande.

Bien qu'il n'y ait entre les deux domaines d'activité aucun lien de nature métaphysique ni même, si l'on y tient, aucune relation de *jure*, il n'est pas contestable qu'en fait, chez nous, ceux qui travaillent à déflamander la Flandre ou qui y prêtent la main, concourent tout aussi sûrement, *ipso facto*, qu'ils en veulent ou non convenir, à sa déchristianisation. L'anti-Flandre a toujours été, quoi qu'on en eût, une forme de l'anti-christianisme.

Une Flandre qui ne serait plus flamande suivrait le chemin d'une Bourgogne, qui fut un foyer rayonnant de chrétienté (Cluny, Cîteaux, Vézelay) et qui, cessant d'être elle-même, a fini par perdre toute forme de spiritualité, illustrant d'un exemple tragique, imprévu de la signification originelle, l'atroce prophétie de la « *religio depopulata* ».

Le cardinal Régnier, archevêque de Kamerijk (Cambrai), Angevin d'origine, avait signifié, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, à Victor Duruy, le 23 octobre 1866 : « En fait, il est vrai que MM. les curés de la Flandre, comme ceux de la Bretagne et de l'Alsace, regrettent en général, et à bon droit, que la langue française soit devenue... un moyen de propagande aussi irreligieuse qu'immorale. »

Mgr. Sonnois, Bourguignon de naissance, Lorrain d'adoption, retrouvait, en 1896, pour s'adresser à un M. Raimbaud, pour lors ministre des Cultes, le ton du cardinal Régnier :

« Les prêtres en Flandre doivent se comporter envers leurs paroissiens comme le font en Bretagne, en pays basque, en Provence même et dans la région de l'Est, les ecclésiastiques qui ont autour d'eux des gens qui ont conservé l'usage ordinaire de l'idiome local.

» Je le répète, Monsieur le Ministre, c'est un devoir de leur charge. Que

cela contrarie Monsieur le Préfet, agace son patriotisme et ses nerfs, je le veux bien. Mais je n'y puis rien. »

Car c'est de cette encre qu'écrivaient aux ministres, aux préfets et aux fonctionnaires de police, des évêques dont le statut concordataire garantissait, face aux représentants du pouvoir civil, la dignité et la liberté.

Les évêques des autres provinces qui ont eu la chance de sauver des ravages de l'influence stérilisante de Paris leur originalité et leur âme tenaient à l'envi le même langage, que ce fût, pour ne citer ici encore que des défunts, l'évêque de Metz, Mgr. Dupont des Loges, défenseur aussi intrepide des droits de la langue maternelle de ses diocésains que de la fidélité au souvenir français, ou, plus récemment, Mgr. de Carsalade du Pont, évêque d'Elne et de Perpignan, Mgr. Gieure, évêque de Bayonne, Lescar et Oloron, Mgr. Duparc, évêque de Quimper et Léon, qui furent successivement les doyens de l'épiscopat de France.

Pie IX l'avait dit en propres termes à l'abbé Dehaene : « La langue flamande est le rempart de la foi. »

La *Semaine Religieuse de Lille*, voici peu (1951, p. 18-21), commentait la carte religieuse de la France dressée d'après les longues et minutieuses enquêtes du professeur G. Le Bras et du chanoine F. Boulard. Le blanc y représente les régions déchristianisées, le bleu celles qui sont restées pays de chrétienté. Le centre de la France, autant dire la France presque entière, est marquée par une immense tâche blanche, parsemée de quelques coquelicots (de rouge indiquant les pays de mission). « Tout l'intérieur de la France est blanc... D'Arras à Dax, il n'y a pas un canton bleu... Le bleu semble rejeté à l'extérieur. »

Il n'y avait pas à aller bien loin pour trouver l'explication. La *Semaine Religieuse de Cambrai* (1891, p. 111) l'avait déjà donnée : « On l'a remarqué bien des fois, les pays éloignés de Paris, qui ont su conserver leur langue particulière, ont aussi, mieux que d'autres, gardé leurs vieilles mœurs et leur vieille foi. C'est à cause de cela sans doute que l'impiété officielle ou non s'est efforcée d'arracher leur antique langage, leur « moedertaal », à nos laborieuses, tenaces et fières populations. »

Les zones de chrétienté (Flandre, Bretagne, Alsace, Pays Basque, terroirs non entamés de l'Occitanie), refoulées aux frontières du territoire, coïncident exactement avec ce que des sociologues judicieux ont nommé « la ceinture réticente » de l'Etat français ou le collar de « provinces périphériques » en bordure de l'hexagone, qui ont réussi à résister jusqu'ici à l'assimilation intensive émanant de la Capitale et qui correspondent en gros, au surplus, aux provinces les plus récemment annexées à la communauté nationale. C'est dans la mesure stricte où ils parviennent à se préserver de l'emprise niveleuse de la centralisation et des influences parisiennes que les pays de France échappent à la triste situation de no man's land spirituel et de désert numain.

Si la chrétienté y est encore autre chose qu'une réminiscence historique ou qu'un espoir de « retour », il y a à ce fait quelques raisons qui ne sont pas tant « sociologiques » (comme l'on dit de nos jours à tort et à travers) qu'à proprement parler « nationalitaires ». Ludovic Naudeau, patriote français intelligent et averti, ne faisait pas de difficulté pour le reconnaître : La France flamande s'apparente étroitement à la Flandre belge.

Son opinion rejoignait par là celle de Lucien Duplessy : « Les provinces les moins malthusiennes sont les dernières venues dans la communauté française : Bretagne, Alsace, Flandre... Grâce à leur particularisme mieux sauvegardé, ces pays n'ont pas eu le temps de s'embourgeoiser tout à fait. » Philippe Ariès l'a exprimé sans détours : « C'est aux frontières de France que circule la vie religieuse, chez les peuples ouverts à d'autres influences. »

Sans même que l'on ait à recourir à l'avis concordant d'auteurs aussi divers que Pierre Lhande, L.O. Frossard, Frédéric Mistral, Maurice Vlaminck, Henri Pourrat, Emile Baas, Armand Fraviel, J.F. Gravier, Pierre Messiaen, Joseph de Pesquidoux, Gustave Thibon, Gabriel Marcel, e tutti quanti (car tout le monde y vient), la plus simple objectivité contraint à le constater.

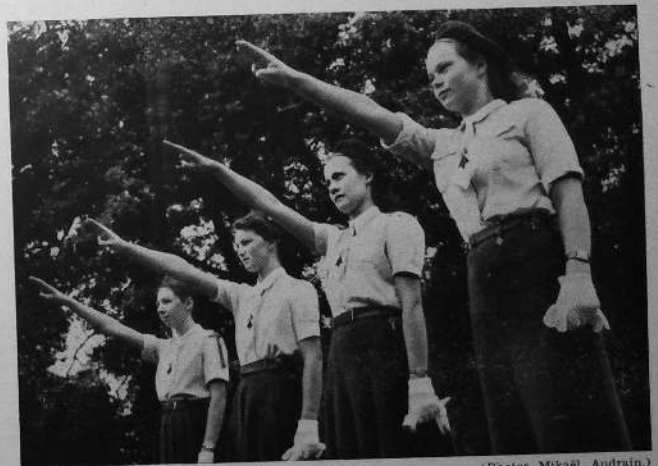
La lutte d'un peuple pour le maintien de son originalité, la défense de ses traditions, le salut de sa langue, est une forme, et non la moins importante ni la plus négligeable, de la lutte pour son âme.

L. BERTRAM.



**nous n'avons qu'une parole et, sur notre parole, que nos frères puissent construire une cité...**

PROMESSE DES GUIDES  
DE BLEIMOR



(Photos Mikael Audrain.)



(Photo Mik le Cossec.)

## un batteur de caisse du premier Bleimor

La cliqué Bleimor est le premier bagad de Sonneurs Scouts Bretons. Elle s'est déjà présentée à Leeds (Yorkshire) et dans plusieurs villes d'Écosse et du Pays de Galles. A Paris, elle a remporté de beaux succès, le soir de la Saint Georges, au Vélodrome d'Hiver, le 28 avril, à la fête des Provinces Scoutes au Palais de la Mutualité, le 3 mai, au Rassemblement de Joinville et, le jour de la Saint Yves, aux Arènes de Lutèce. Elle participe au Bleun-Brug et à la fête de Saint Michel dans les Flandres Belges. Elle marche sous le signe du trident noir et du Triskel aux Trois Loups.

SI LA ROUTE  
NOUS MAN-  
QUE, NOUS  
LA FERONS.

SI NOUS  
SOMMES  
TROP PETITS  
POUR LA  
LUTTE,  
NOUS RE-  
CRUTERONS  
LES  
GRANDS...

## Prière à Notre-Dame des Carnutes

**J**E suis allé à Chartres en pèlerinage avec les Bretons d'Île-de-France. Il me plaisait d'aller prier avec mes compatriotes. Est-ce que je me souvenais de la parole du Christ qui nous promet d'être au milieu de nous quand nous nous réunissons à deux ou trois ? Est-ce que j'obéissais à une impulsion instinctive qui veut qu'une intercession en force ait plus de poids qu'une demande individuelle ? J'ai trouvé qu'il était dans l'ordre que je me joigne à des chrétiens qui venaient prier Notre-Dame comme Bretons.

Mon cœur vibre un peu plus quand la prière elle-même, par tout son caractère, m'évoque le pays. Si je voulais prier comme tout le monde (si tant est que la prière dépersonnalisée puisse plaire à Dieu!), j'irais là où va tout le monde; je ne viendrais pas chercher une prière bretonne avec les Bretons.

Il me plaisait de crier à Notre-Dame, avec les miens, pitié pour mon pays, de demander à Dieu pardon de nos lâchetés, pardon de laisser parler haut ceux des nôtres qui ont déjà perdu le sens breton et qui demain abandonneront leur foi avec la même indifférence, pardon d'être trop faibles devant les influences extérieures qui pourrissent notre peuple un peu plus chaque jour. Je me sentais plus à l'aise, en famille, pour essayer de proposer à Dieu tout de même quelque excuse pour ces abandons.

Il me plaisait de prier la Vierge Noire avec les miens dans la langue de nos pères dont la perte serait pour nous une dernière lâcheté. Il me plaisait de lui dire les mêmes « Ave » que lui disaient nos aïeules. Car à quoi bon se réunir entre Bretons si ce n'est pour prier dans la langue du pays ?

Il me plaisait de crier à Notre-Dame l'angoissante plainte des trépassés, de la supplier dans sa crypte pour nos défunts qui crient vers nous, vers nous Bretons, puisqu'ils sont nos défunts. Et le froid de la crypte ne comptait plus. Les jeunes cœurs étaient brûlants quand ils priaient pour la Bretagne, quand ils invoquaient l'intercession de ce jeune moine aussi qu'ils avaient choisi comme patron et qui était venu mourir à Chartres. Le pays où était mort Saint Gildwen l'avait peut-être oublié; nous aimions venir vénérer là cet enfant perdu de notre race et proclamer qu'après un millénaire nous ne l'avons pas oublié.

Le pèlerinage, pour nous, il était dans cette étape harassante de 85 kilomètres qu'une équipe de Bleimor avait parcourue à pied dans une seule journée, la veille, au nom de tous, en récitant le chapelet. Il était maintenant dans cette prière commune et intime à la fois, où l'unité des cœurs faisait la force de la prière. Et n'est-il pas vrai que nous sentons plus forts, entre nous tous Emigrés, les liens de notre commune origine ?

Je suis allé prier avec notre famille et nous savons mieux que jamais tout ce qu'elle est pour nous. J. C.

**S**TEREDENN-VOR, setu gwriad ponner

Ha houlenñ don ha meurvor an edeg,  
Done-mone ar spoum hag hor solierou leun,  
Ha setu ho sellou war'r choùenn echon.

Setu ma tint ho mouezh a-uch d'an dol pouezus  
War hor chileed pell, hor chalonou skarnil,  
Setu a-hed hor chorf digroaziet hon daouarn  
Hag hor skwizher hag hon nerzh anterin.



Steredenn ar mintin, ken uhel ur rouanes,  
 Setu m'omp o kerzhout e-tresek ho lis meur,  
 Ha setu uheldir hor charantez dister,  
 Setu mor divevenn hon doan hag hon enkreuz.  
 'N difronkadenn a red en tu-hont da'n dremwel,  
 Tôennou zo a-strew hag enezeg-henvel.  
 Eus krech ar chlochdi kozh e kouez ur chalvadenn.  
 An ilis-veur gorfek a denn d'un ti izel.  
 Ha ni o verdei e-tresek ho ti-meur,  
 Berniou kolo a bell da bell o tizouran  
 Ken kranek-ha touriou, lorchus hag o-unan,  
 Aradennad kestell war bourzh an amiral.  
 Daou vil bloavezh labour reas ag an tir-man  
 Ur mirlech diziwez da'n amseriou nevez.  
 Mil bloaz dre ho kras a reas anezhan  
 Da'n ene unanik lech-mordo diziwez.  
 O vale hor gwelit war an hent eeun-man,  
 Digempenn, kailharek, o skrignal ouzh ar glav.  
 War an aveler-man digor bras da'n avel,  
 An hent pras a so dimp henvel ouzh un nor strizh.  
 O vale hor gwelit, kaezh tudigou war droad.  
 Ne reomp bep ur wezh met ur chammed araok.  
 Poblou, roueed avat, e-doug ugent kantved,  
 Hag o holl heulidi hag o chenseurted holl.  
 Ganto tokou pluek ha meur a lakepod,  
 O deus desket penaos 'teuer da vout dilorch  
 Ha penaos e kerzher, re votou mat e'n treid,  
 Da garezenn ar fin e'n abardaez ar gad.  
 Evidoch, war wrimenn an uheldiriu-man,  
 Omp ganet e kildro hol Loar veleganes,  
 Hag an avon-draez-man hag an avon-glod-man  
 N'eus anezhi nemet 'vit pokan d'ho mantell.  
 Ganet omp war wrimenn an uheldir bras-man,  
 Ebarzh Orleans kozh, d'ichoarzh ha fur meurbet,  
 Hag ar ster o ruilhan, lechidek alies,  
 N'eus anezhi nemet 'vit gwalchi troad ho run.  
 Ganet omp war wrimenn ho plenennou difinv.  
 Anavezet hon eus diwar hon oad kentan,  
 Porzh kloz ar vereuri ha'r plouezidi garv,  
 A- blasenn' kreis ar vourch hag ar ranv hag ar poull.  
 Ganet omp war wrimenn ho plenennou difinv.  
 Anavezet hon eus gant hor cheuziou kentan,  
 Peseurt dichoanagou a chell bout e-dan guzh  
 E'n heol o tiskenn dre an oabl entanet.  
 Hag och en em astenn a-res da'n douar ret,  
 Ken kalet hag ar reizh, ken eeun hag ur sol,  
 Ken gwir hag al lezenn, ken klozet hag ul lenn,  
 Digor 'vel ur sez brav, kompes evel un daol.

Un den eus a du-man, eus hon douar strujus  
 A lakas da sevel, en un taol krenv da'n nech,  
 Eus ur vamenn hebken, dre e nerzh end-eeun,  
 D'ho korroidigezh ar bir n'eus nemetan.  
 Tour Dewi, sed aman ho tour-breur a Vro Vos !  
 Na biskoazh tohadenn galetoch ne bignas  
 A-dreus nenvou seder ha leun a drueziou !  
 Biskoazh bravan fleurenn e kreis ho kurunenn !  
 Un den eus a du-man a lakas da sevel  
 A-dal res an douar da vete troad ar groas,  
 Uheloch 'get holl sent, uheloch 'get roueed,  
 Ar bir-man direbej ha na chell ket kouezan.  
 Anezhan ar malan na varvo birviken.  
 N'eo ket evit gwenvi ouzh heol gwenholon,  
 N'eo ket evit revl ouzh krisder keverdu,  
 Ho mevel 'n hini eo ha bez eman ho test.  
 Ar gorzenn, an edenn n'eo ket evit breinan,  
 N'eo ket evit plegan ouzh loskadur an hanv,  
 N'eo ket evit gwastan ouzh louedadur ar goanv,  
 Na ne zesecho ket e tremen an holl draou.  
 Anezhan ar maen meur dinam ha dibeched,  
 Ar bedenn ar vrasan voe nep tro kinniget,  
 Ar mennad reizhekan nep tro a voe bannet,  
 Davet an nenv echon an uhellan linenn.  
 Ha choariet ganimp hor rollou diwezhan,  
 P'hon devo divourchet ar chabell, ar vantell,  
 P'hon devo distalet ar gweenn, ar gontell,  
 Ho pet koun benn neuse eus ho pardonierion.  
 Ha pa zeuimp en-dro war an douar yén-man,  
 Diouzh ma voe kelennet d'Adam, an den kentan,  
 A ! Rouanes tri neved e bro ar Garnuted,  
 Teurvezit bezan koun eus ar bale distro !  
 Ha pa vimp laket holl en endoun ar fos énk,  
 Bet lavaret warnomp absolvenn hag ofern,  
 Ho pet koun benn neuse, Rouanes ar promesaou,  
 Ag ar chantread hir a rezomp en ho pro.  
 P'hon devo delösket ar sach-man, ar gordenn,  
 Pa hon devo krenet hor chrenan diwezhan,  
 P'hon devo ronkelllet hor ronkell diwezhan,  
 Teurvezit bezan koun eus ho trugarez vras.  
 Ne choulennomp netra, gwares ar pecher paour,  
 Met an disteran lech ebarzh ho purgator,  
 'Vit lenvi hir amser d'hon istor reuzeudik  
 Hag ouzh ho kannder flam arvesti eus a bell.

Diwar La Tapisserie de Notre-Dame, gant Charles Péguy (1873-1914).  
 Brezhoneg gant Treizhermor, e Ker-Ruvann 1947.

# A L'ÉCRAN

## L'Homme Tranquille

Un Irlandais d'Amérique, boxeur professionnel, après un combat dramatique, décide de rentrer au pays. Il y fait la connaissance d'une jeune fille qu'il veut épouser. Mais, à la suite d'un différend, le frère de celle-ci s'oppose farouchement au mariage. Une solution sera trouvée par les amis du jeune homme. Tout finit par un mariage au milieu de la réconciliation générale.

Nous connaissons de longue date l'auteur, John Ford, Irlandais d'origine (Sean O'Finney de son vrai nom), l'un des plus prestigieux metteurs en scène de notre temps. L'auteur du *Mouchard*, des *Raisins de la colère*, du *Long Voyage*, de la *Chevauchée fantastique*, a démontré dans ce nouveau film que son amour de la vieille patrie celtique est à la mesure de son talent.

Aux yeux des non-initiés en matière celtique, c'est-à-dire le commun des spectateurs, *L'Homme Tranquille* est apparu de suite comme l'un des triomphes de l'année. Son style simple, efficace, sa maîtrise absolue ont forcé l'admiration de tous les critiques. Nul n'a été surpris qu'il obtienne le Prix International du Film à Venise. Mais, pour nous Bretons, en dehors de sa beauté intrinsèque, il représente bien autre chose. Son atmosphère à beau être typiquement irlandaise, il ne nous laisse jamais étranger. Il tient à notre race et à notre ciel.

Tout au long du film, les magnifiques paysages verts d'Erin évoquent des aspects familiers de notre Bretagne. Le procédé technicolor a su nous restituer une couleur agréable, douce et fraîche. Quand on connaît la difficulté de rendre le vert dans les films en couleurs, on ne peut s'empêcher de penser que cette entreprise était une gageure.

John Ford qui déjà, dans ses autres films aux Etats-Unis, employait de préférence des Irlandais, a voulu ici que la distribution soit la plus nationale possible. Le générique nous le dit : tous les acteurs, tous les techniciens sont des Irlandais. On y retrouve Maureen O'Hara dans le rôle de la jeune fille (Mary Kate Danaker), Barry Fitz-Gerald, le buveur de bière (Michaelen Flynn), Victor Mac Lagien, le frère de la jeune fille (« Red », Wil Danaker).

Ces authentiques Irlandais ont su, avec une force et un brio extraordinaires, nous camper des paysans tour à tour batailleurs et doux, calmes et passionnés, passant spontanément de la bagarre à la réconciliation générale, en somme des gens de cœur, en un mot des Celtes. Au milieu de tous ces personnages, il en est un qui sait ne pas se faire oublier, la bière, la bière brune qui coule toujours d'un bout à l'autre de l'action, noyant les déceptions, amplifiant les joies, scellant les amitiés. Au même degré que la musique qui accompagne les images et dont les thèmes sont tirés des plus vieux airs du folklore gaélique, la bière contribue puissamment à la création de l'ambiance du film.

La verve de John Ford nous décrit, avec un humour exquis, les trains irlandais, vieillots et désuets. Nous assistons à une course de chevaux disputée au son des bas-pipes. Nous pénétrons dans une chaumière paysanne. Au cours d'une scène de pêche avec le curé, nous entendons vibrer la langue gaélique. La sculpture celtique est mise en vedette à l'occasion d'une promenade des fiancés dans le cimetière, cependant que plusieurs vues du village mettent au premier plan une stèle de pierre sur laquelle est gravé un texte en lettres gaéliques. John Ford va encore plus loin et ne nous fait grâce d'aucun détail. C'est ainsi qu'au cours d'un dialogue sportif entre le jeune boxeur et le pasteur, il nous met au courant de la proportion des catholiques et des protestants dans le village. Le croiriez-vous ? Quand la dernière image disparaît, le temps nous a paru court et cependant la projection a duré deux heures un quart, soit trois quarts d'heure de plus qu'un film normal. C'est sans aucune longueur, sans rien perdre de son intensité que cette épopée paysanne se double, comme en se jouant, du plus beau des documentaires.

Ce qui est frappant pour le spectateur breton, c'est que ce film aurait pu être tourné en Bretagne et porter tout aussi bien devant le monde un témoi-

gnage complet sur la vie d'un petit village celtique. Il aurait suffi de changer la bière par le cidre et la manière de traiter le sujet aurait été la même. Semblables sont nos joies et nos querelles de village. Semblables ceux qui se battent, qui travaillent et qui se donnent. Semblables nos rêves et la mer. La matière de Bretagne est aussi riche. Mais il nous manque encore un John Ford.  
Roger MORIDE.

## Le Mystère du Folgoët

Le film tourné par les frères Caouissin à la gloire du Folgoët est un acte de foi qui force l'admiration. Car c'était une entreprise téméraire de choisir, pour exprimer un tel message, un homme qui ne savait pas dire trois mots : Salaün ar Fol. Vouloir présenter à l'écran une vie d'ermite qui se raconte en deux phrases, cela pouvait s'appeler de la présomption. Il pouvait sembler fou, au surplus, de songer à construire un film historique sur un coin du pays léonard. Cette terre a vécu presque toujours en dehors des grandes batailles, des sièges et des invasions qui ravageaient les marches de Bretagne, retranchée de tout, hors du temps. Pendant des siècles, les deux grands soucis de ces paysans du Léon n'ont cessé d'être l'état du ciel et l'appel de l'éternité. Mais, il était normal que, dans un tel peuple, un saint personnage, un innocent tout simple, cristallise un grand courant de foi populaire et devienne le nœud central d'une Tradition.

Portées en avant par une profonde inspiration, la magistrale introduction et la vie de Salaün sont traitées avec un brio prodigieux. On peut reprocher aux scènes historiques qui suivent de ressembler à une succession de tableaux vivants. C'est que l'histoire locale de ce coin de Bretagne ne se rattache à l'Histoire tout court que par les cavalcades mentionnées dans les chroniques des monastères et par des visites de souverains dont le détail ferait bailler. Il faut reconnaître que le film a su se limiter à l'essentiel et qu'en dépit de moyens un peu réduits, les cortèges de nos princes ne manquent pas de grandeur. La gwerzenn de Jean V exécutée par un jeune choriste de la basilique est une merveille d'émotion simple et contenue. Elle chante en nous le dévouement au chef et les vieilles fidélités dynastiques.

Avec la Révolution, le film reprend l'allure épique du début. L'assaut des sanctuaires est mené par les Bleus avec beaucoup d'entrain. La « colonne infernale » (1) s'avance sur la route de Lesneven. Des paysans sont rangés sur le bord pour voir passer les militaires. Un Bleu se détache et, d'une chiquenaude, envoie promener le chapeau d'un spectateur trop lent à se découvrir. Il s'est trouvé des bonnes âmes pour trouver révoltant d'avoir en l'idée de porter ce geste à l'écran ! Les soldats sont propres, bien repassés, marchent au pas et jouent joliment bien la *Marseillaise* aux grandes orgues. On n'attend plus que le slogan : Engagez-vous ! Rengagez-vous ! C'est de la bonne propagande pour l'armée. La déesse-Raison a l'air d'une jeune fille de bonne naissance. On voit seulement des sacrilèges, ce qui, de nos jours, passe plus facilement que la guillotinerie et les coups de feu dans les foules.

Après cela, il s'est trouvé des esprits chagrins pour déplore qu'il y ait un peu trop de statues cassées. Ce sont eux aussi qui n'aiment pas voir la déesse-Raison trôner sur l'autel d'une église bretonne mais qui trouvent naturel que la religion nationale survive en la paroisse du Panthéon et ouvre des succursales dans les écoles d'instituteurs. Décidément le cinéma est bien toujours l'endroit où l'on va chercher la vie comme on voudrait la voir et l'Histoire comme les manuels scolaires officiels eux-mêmes n'osent pas l'accommoder. Aussi fallait-il que les producteurs comptent sur pas mal de petites vengeances. On a été jusqu'à parler de « Rouleau de pellicules pour salles d'œuvres paroissiales ». Un film qui sait faire de l'épopée avec des bouts d'histoire locale et qui, par delà le geste épique, peut, par moments, atteindre l'humain tout court, n'a rien à voir avec le cinéma de patronage.

Avec quelques centaines de paysans léonards, la musique prenante de Jef le Penven et l'interprétation pathétique du rôle de Salaün par Jarl Priel, les frères Caouissin ont réalisé le premier film de valeur de notre cinéma national. Bravo, Brittia-Films ! Ne coupez pas vos bandes pour faire plaisir aux cuistres. Vous avez réussi ce que d'autres ont manqué : inutile de vous excuser !

P. K.

# Les Livres et les Hommes

## Langue et Littérature bretonnes

par F. GOURVIL

Presses Universitaires de France (Collection *Que sais-je*, n° 527)

Francis Gourvil s'était fait presque un nom dans l'onomastique bretonne. Sans génie, il s'efforce avec patience de ne pas dire de bêtises, sans plus, mais y réussit. Alors, d'aucuns, qu'il y a prudence à ne pas chercher à connaître, l'ont indiqué aux Presses Universitaires de France pour une brochure sur la langue et la littérature bretonnes dans la collection *Que sais-je*. Ces Presses Universitaires, en 49 ou à peu près, m'écrivaient courtoisement qu'elles ne s'intéressaient pas à la question; je ne sais pas comment l'esprit vient aux Presses, mais les voilà qui se passionnent pour la langue bretonne, et se mettent à gémir. Pauvres presses ! Il y a de quoi !

On leur a donné à moudre, en effet, un factum étrange, sans maîtrise aucune, hérissé de nucléai, diamants en strass grâce auxquels l'auteur croit briller, mais où le lecteur ne trouve pas ce qu'il cherche. Ce sont des digressions gratuites. Sur 126 pages mises à la disposition de Francis Gourvil, 18, plus 2 d'avant-propos, soit 20 en tout, ou presque en tout, sont hors de la question. Car de quoi parle-t-il, ici : de la langue bretonne ou des autres langues celtiques ? Mais sur une des plus vieilles langues d'Europe, au moins aussi vieille que l'éolien, puisqu'elle a charrié les mêmes thèmes poétiques qu'elle tenait d'une origine commune, il ne voit pas ce qu'il va dire.

Que la langue bretonne a les mêmes origines que le grec, il songe vaguement à l'établir, mais il loupe une marche, et du coup, tout l'édifice branle. La langue bretonne est fille du celtique, dit-il, mais il ne sait pas duquel. Dès le début, il invoque bien l'autorité de Dottin, qui était un esprit faux (et parfois volontairement), pour déclarer que le gaulois et le brittonique ce n'est pas la même chose, mais discuter l'autorité de cet esprit faux et prouver le contraire de ce qu'il a avancé, Gourvil n'est pas de taille à le faire, ignorant notamment le haut-vannetais rural. Ce Morlaisien en serait excusable, direz-vous; mais il me semble qu'il y a un Atlas linguistique de la Basse-Bretagne. De plus, à l'opinion de Dottin, il pourrait opposer l'opinion de Vendryès, et pas un esprit faux, celui-ci; opinion appuyée non pas sur le document de Coligny (qui n'est pas dans la vallée du Rhône, je crois, comme le dit Gourvil, mais sur le lac d'Annecy, si je ne me trompe), opinion appuyée donc sur les graffiti de la Graufesenque, à savoir que le breton dérive du gaulois, ou tout au plus d'un dialecte très rapproché du gaulois. Que ce soit très exact, sauf qu'il faut supprimer « ou tout au plus », (car le breton dérive et du gaulois, et d'un dialecte rapproché, ce qui explique l'existence de deux dialectes bretons, le *brehonec* et le *brezonec*) Gourvil ne peut ni le formuler, ni l'établir, vu qu'il ne soupçonne pas la question. Celle-ci était pourtant capitale, il me paraît, pour la langue bretonne, et importante encore pour la philologie romane. Mais Gourvil s'il entrevoit l'influence du gaulois sur le roman primitif, c'est uniquement d'après Henri Hubert, et il ne sait donner aucun exemple. Parbleu, il n'en connaît aucun.

Au lieu d'en venir directement à l'histoire du breton armoricain, aux pages 38 et 39, presque au tiers du livre, par conséquent, il en est encore à nous parler de l'Armorique primitive, ce qui est oiseux, et enfin il en arrive à nous parler de l'Armorique gallo-romaine; mais c'est sans pouvoir nous dire si on peut distinguer un nom de lieu gaulois d'un nom de lieu breton, et

sans remarquer que les anciennes limites des civitates gallo-romaines correspondent curieusement à l'existence de zones d'isoglosses modernes. Il en faudrait déduire ou que la Bretagne a été peuplée obliquement en deux zones séparées par une ligne Saint-Brieuc-Quimper, ou bien que chez les Curiosolites et les Vénètes subsistaient des parlers gaulois qui, dans le sud-ouest au moins, ont laissé leurs traces. Seulement, pour parler de cela, il faudrait le voir, et comme Gourvil n'en a rien vu, là-dessus encore, il n'a pas d'opinion.

Où on peut s'étonner bien plus, c'est d'abord quand on voit que Gourvil ne songe pas à ranger *Bangor*, « la Grande Congrégation », parmi les appellations banales d'usage courant; c'est ensuite quand on voit cet homme qui habite entre le Trégor et le Léon, vouloir que *Trégor* et *Léon* soient des noms importés. Même, il sait d'où : *Trégor* viendrait de *Trigger*, dans le sud de la Grande-Bretagne, et *Léon* viendrait de *Caerleon* assez haut dans le nord. Pourtant, sur *Trégor* cet érudit onomasticien, et même toponomasticien, aurait pu lire la note de Loth dans sa *Chrestomathie*, remarquant que le mot *cor* avait aussi en celtique ancien le sens de cours d'eau; d'où *Tri-cori*, « les trois cours d'eau », or, justement, il y a trois estuaires confluant à Trégulier. Et pour *Léon*, il faut croire que cet ancien élève de M. Pierre Le Roux ne l'a jamais entendu dire que *Léon* était bien connu pour venir de *Pagus Legionum*, « le pagus, le pays des Légions ». *Caerleon* n'a rien à voir à cela, sauf qu'on aurait pu aussi bien le rencontrer en Bretagne; car c'est encore un nom banal remontant à *Castra Legionum*. Mais où je peux bien moins suivre Francis Gourvil, c'est quand il rapproche avec un zèle de faux savant *Quéménéven* de *Cymydaen* en Cornwall — alors que moi je croyais benotement qu'il fallait simplement comprendre *Quéméné-Even* « le quéméné la commandatio d'Even », lequel comte Even a laissé un certain souvenir dans le pays, à en croire les vitraux modernes de Kerlaz.

L'exemple du Guéméné, en Morbihan (du féminin *Quéméné-Héboé*, « la commandatio de Sans-lance », surnom épique d'un des ancêtres de Rohan Guéméné), aurait dû ouvrir les yeux à Francis Gourvil; mais pour cela, il aurait fallu penser à autre chose qu'à l'esbroufe de la fausse érudition.

Après avoir analysé tant bien que mal l'épineuse affaire du premier recul de la langue bretonne, mais n'en avoir vu ni les causes historiques, ni les causes politiques, ni l'effet possible de l'*hebetudo gentis Britanniae* chère au proto-Nennius, Francis Gourvil en arrive à la langue bretonne elle-même. Et nous sommes à la page 72. La médiocrité s'accuse, se précipite. Ce n'est pas que l'auteur, qui aurait pu en arriver là plus tôt, ait maintenant hâte d'en finir : c'est que son savoir est mince et s'épuise. Il divise bien le breton en vieux breton, en moyen breton et en breton moderne, mais dans le vieux breton il n'a pas vu les traces évidentes d'une langue intellectuelle supérieure, sachant par exemple parler de « conscience ». Dans le moyen breton il n'a remarqué que l'abondance des formes en double ff, genre *Hénaff*, mais il ne les explique ni par un double pp (*cloppos-cloff*, « boîtes »), ni par quoi que ce soit. Il s'imagine que ces graphies sont dues au hasard ou à la mode, comme les siennes, qui ne tiennent pas debout. Et pour le breton moderne, il ne voit pas, ce qui est pourtant classique, que le terrible prestige du français de la cour, signalé par Brunot, a précipité son discrédit. Au point qu'on est surpris qu'il ait tenu tête un de nos plus grands écrivains, Laurans Ar Rêhou; il y a à cet effet un phénomène psychologique difficile à expliquer. Il est vrai que Gourvil l'ignore, ce qui est plus simple. Que le breton soit devenu plus que jamais, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle une langue uniquement rurale, dépréciée, inculte, il ne le dit pas. Habitée à se pencher sur les misères humaines, l'Eglise ne s'en sert que quand elle ne peut pas faire autrement, mais il ne le signale pas. Et l'admirable conscience notariale des rédacteurs du cadastre, malgré ce discrédit, lui est inconnue. Il a tout consulté, sauf ce qui est à sa porte, sauf les manuscrits de Morlaix, où il habite, sauf le cadastre. Il sait tout, sauf le reste. Quand il compare le breton moderne au gallois, c'est au gallois écrit de la Renaissance, donc déjà figé, car il ne sait pas assez le gallois réel contemporain.

Quant aux mutations initiales, il n'est pas apte à dire, ou je suis aveugle, qu'elles sont la caractéristique des langues celtiques en général, qu'elles peuvent s'expliquer par la belle tendance du celtique, langue d'orateurs, encore une fois, à jouer harmonieusement des consonnes, tantôt les renforçant, tantôt les atténuant (car le Celte parle par phrases et non par mots).

Le manque de maîtrise de l'auteur se signale dans la question des dialectes. Il ne s'élève pas au-dessus d'eux; restant sur leur plan, il constate prosaïquement qu'ils existent, c'est tout. Il ne les définit pas, et alors il en compte cinq, là où il n'y en a que deux. Et il ne donne pas d'explication. Il cite bien l'opinion du chanoine Falhun, qui entrevoyait une origine ethnique à l'existence des dialectes bretons, mais, et à tort, il n'empaupe pas cette voie. Il est à cent lieues de faire remonter le dialecte vannetais au gaulois beige, par la côte sud de la Grande-Bretagne.

Le chapitre final sur la littérature bretonne est plus faible et incomplet que le reste, même quand il s'agit de contemporains. L'auteur commence par déplorer l'insuffisance en nombre des textes anciens, mais n'arrive pas à en donner la cause. L'incendie de Rennes en 1721 (et il y avait là au moins un texte breton de 1532), le pillage, la destruction des bibliothèques des abbayes à la Révolution, ne disent rien à cet ancien séparatiste. Il n'a pas pensé à cela. Pourtant il appert qu'à Bon-Repos il y a eu des vers bretons extraits d'un livre gravés sur une poutre; mais ouatt ! A Landevenec, il y avait des textes qui sont connus puisqu'ils ont été cités, sans parler de ceux qui ont été sauvés par Gourvil lui-même, mais il n'en dit mot. A Beauport se trouvait visiblement une riche collection de textes dramatiques aujourd'hui perdus, dont la *Création*; mais ce qui mène à l'établir, Gourvil ne s'en doute pas. Le seul vers que cite Marie de France, Gourvil ne le cite pas. C'est qu'il l'ignore. S'il y a eu au XIII<sup>e</sup> siècle une sorte de classicisme imposant ses règles orthographiques pour des siècles, il l'ignore aussi. La question des Lais, français ou bretons, de la Dame Rouge, de Cadiou citharista et des autres, il n'en connaît pas le premier mot. Du rôle de Mécène du jeune duc d'Etampes, futur François II, il n'a absolument rien vu. Il mentionne les plus simples traductions d'œuvres françaises, mais de la plus originale et de la plus nationale des œuvres bretonnes : BUHEZ AN KER A IS, bien qu'il l'ait sauvée avec surprise, et bien qu'elle ait été publiée, il ne dit absolument rien ! Qu'elle soit de Dom Manaut en 1610 ou d'un autre, qu'elle ne soit qu'une copie, il reste que c'est une très belle œuvre, en très beaux vers bien caractéristiques de la Renaissance. Il nous parle bien du P. Maunoir, massacreur de la langue bretonne, mais du poète de fond Ar Richou, qui échappa à son influence, écrivit cinquante ans durant avec succès, refit magnifiquement des drames oubliés perdus en français, composa des pièces parfaitement bretonnes, comme BUHE SAND ERVOAN, COGNOMORUS HA TREFFINA, d'autres complètement originales comme LOEIZ EUNIUS, comme encore TREFFINA HAG AR ROUE ARZUR, comme toutes ces œuvres qui étonnaient Souvestre, bon connaisseur celui-là, qui intriguèrent Le Braz par leur grandeur, le pauvre auteur ne sait pas un mot. A quelques mètres de chez lui il y a des manuscrits inédits de Richou, pourtant; mais s'il les a ouverts, il les a tôt refermés. Richou ? Inconnu pour lui. D'ailleurs Le Goaziou, son éminence grise, en ricane. Pour eux deux, « les adaptateurs de drames en langue bretonne sont presque tous des paysans ou des artisans de village à demi-illettrés »; alors, un contemporain de Racine, comme Richou, et qui préférerait écrire comme Rotrou, voire comme Genêt, si admiré de Bossuet, ça ne leur dit rien. Gourvil lui préfère un avocat de bourgade, Claude-Marie Le Laë, auteur d'un poème de taverne, et d'un Mikél Morin, strictement imité du français, celui-ci. Voilà de quoi rire bruyamment, au moins ! Que Nourry ait écrit en vannetais deux tragédies, ABRAHAM et ISAAC, pour lui ça ne tranche pas, car il n'en sait goutte.

Que Riou ait réussi des œuvres étranges, pâles comme des aquarelles, pas moins durables pour ça, que Drézen soit un romancier certainement original, de beaucoup d'invention, et même de talent, s'efforçant au style, Francis Gourvil n'apprécie pas, ne daigne rien dire. Au fait, dédaigner n'est pas le mot, c'est lamentable incompetence. L'effort conscient d'un Le Lay, d'un Hélias, rien ne compte pour ce docte monsieur, pour ce monsieur faux-docte. Mais nous, hâtons-nous de redescendre de ce bord douteux et tirons l'échelle : il y a bien trop de sottise là-haut.

Seulement, il est vraiment stupéfiant que là-haut, ce soit une tribune organisée par les Presses Universitaires de France. Jusqu'ici, on croyait que c'était une maison sérieuse.

Yves LE DIBERDER.

## BREIZ SANTEL

Appuyé par sa revue BREIZ SANTEL (Abonnement 1 an : 100 francs, M.P.M.R.B. Vannes, C.C.P. Nantes 153.685) le Mouvement pour la protection des Monuments Religieux Bretons a été fondé à Vannes le 16 avril 1952, par un petit groupe unissant des « spécialistes » archéologues, artistes ou écrivains, des « hommes neufs » d'activités diverses, mais résolus à faire bénéficier de leurs aptitudes cette œuvre aux aspects multiples : concourir à la conservation, la restauration (ou, pourquoi pas ? l'édification) des monuments religieux de notre pays, et ce, non pas seulement à l'aide de quêtes ou d'anonymes tombolas, mais surtout, en groupant autour de ces monuments toutes les bonnes volontés, en y intéressant, comme jadis, plus que jadis s'il le faut les populations.

Bien des ruines, hélas jonchent la terre bretonne, submergées plus encore par une inquiétante indifférence que sous les ronces et le lierre. Mais la plus grande partie de ce patrimoine peut encore être sauvée dans un sursaut de bonne volonté. Le remède est à la portée de nos mains, il suffira d'être tenaces. Tenaces dans la « création continue » de l'inventaire-plan-de-travail que nous établissons, et qu'il nous faudra, avec l'aide de correspondants locaux, tenir sans cesse à jour; tenaces surtout dans la patiente réfection à laquelle TOUS doivent apporter un concours bénévole, manuel ou intellectuel. Et pendant ces vacances, ce serait rendre à noire cause un immense service que de nous envoyer des notes sur les monuments rencontrés et leur état.

CERTES, les réalisations ont déjà commencé, sur une toute petite échelle, en cette période de lancement et de recrutement, car nous ne sommes encore qu'une poignée. Mais il n'y aura d'action pleinement efficace, que, si tout un peuple retrouve, dans son élan d'autrefois, l'ardeur édicatrice qui sema croix et clochers par la campagne, et l'infatigable ferveur qui menait les ancêtres sur les routes du Tro-Breiz. Tous, pour cela, nous pouvons FAIRE QUELQUE CHOSE, tous nous le devons. Notre association n'est pas club de rêveurs, ni gouffre à billets de banques. Les « membres actifs » ne paient même pas de cotisation. C'est une organisation jeune et vivante, à laquelle vous apporterez votre aide, avec enthousiasme, pour Dieu, et pour « la beauté sacrée de la Bretagne ».

## SKED

Directeur : P. KERAOD, 14, allée du Bel-Air, Clamart (Seine).  
Administrateur : Mlle Claude LAGARDE, 69, avenue de Ségur, Paris (7<sup>e</sup>).  
Secrétaire à la propagande : Pierre LE TROADEC.  
Collaborateur culturel : A. J. RAUDE-PENIARH.  
Gérant : Gildas MORVANT.  
SOUSCRIPTIONS (4 cahiers) : 400 FRANCS.  
PRIX DE L'EXEMPLAIRE : 100 FRANCS.  
ENVOIS DE FONDS : Mme LAGARDE, 69, avenue de Ségur, Paris (7<sup>e</sup>).  
C.C.P. PARIS : 882-823.

RESPONSABILITE. — Les articles publiés dans « Sked » n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Les éditoriaux et les articles non signés paraissent sous la responsabilité du Directeur seul.

CAHIERS DEJA PARUS. — Complétez vos collections de « SKED », de toute urgence. Plusieurs cahiers sont en voie d'épuisement. Prix uniforme de l'exemplaire : 100 francs.

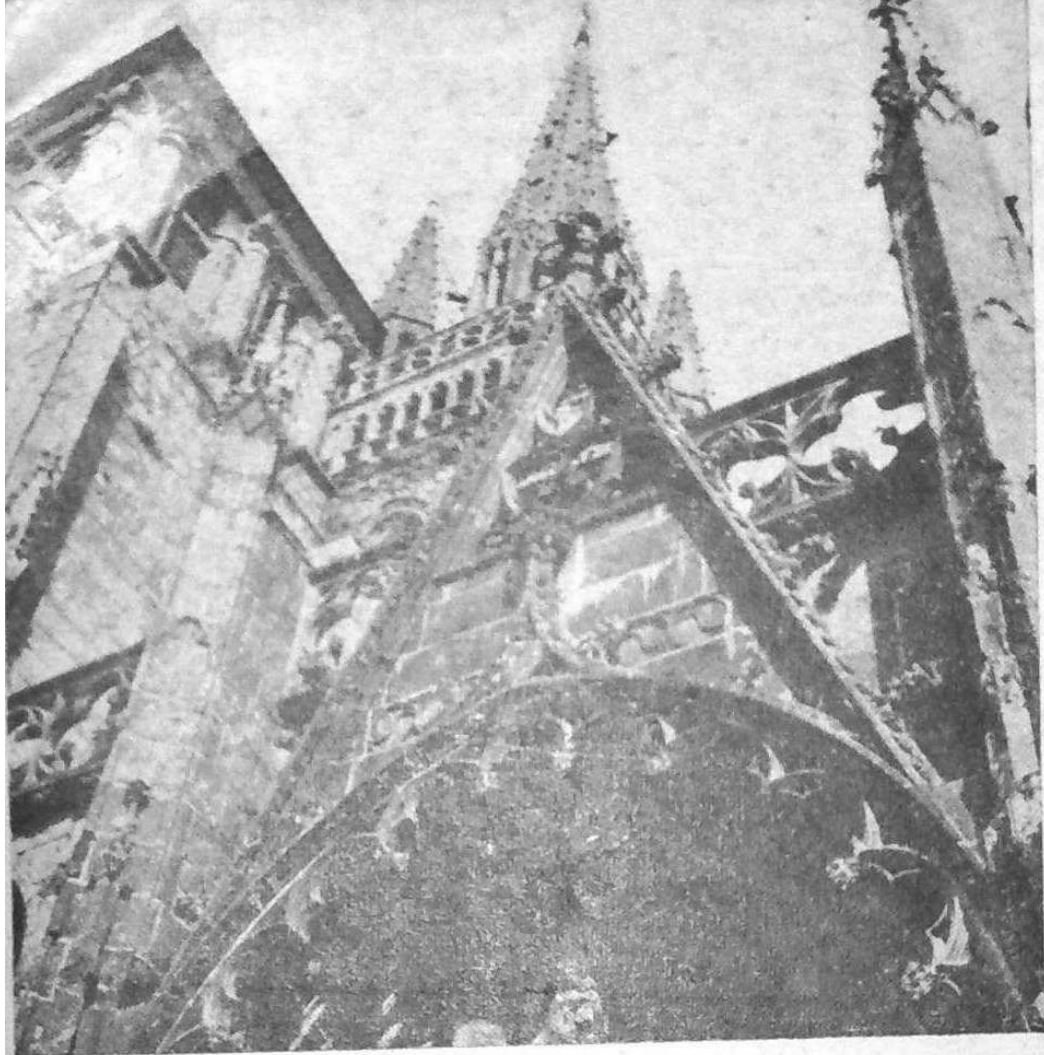
N° 1 : Education et plein air.	N° 5 : Holocaustes.
N° 2 : Fidélité au passé de la Race.	N° 6 : Moines, Soldats, Artisans.
N° 3 : Noëls de Celtie.	N° 7 : Cadoudal, Calloch, Perrot.
N° 4 : Jeunesse celtique (épuisé).	N° 8 : Jeunesse et Tradition.

REVUES (ECHANGES) :

BLEUN BRUG, Abbé Bleunven, Plomelin (Kernow).  
AL LIAMM-TIR NA N'OG, P. Le Bihan, 13, rte de Vaugirard, Meudon (S.-E.).  
LE PAYS BRETON-BRO-VREIZH, Jean Choleau, 21, rue Saint-Louis, Vitry.  
LA TERRE BRETONNE, Abbé Gautier, 3, rue du Départ Paris.  
EN HAD, Sten Kidna, 5, rue de Drézen, Auray.  
AELWYD, Urdd Gobaith, Cymru, Aberystwyth (Cymru).  
NOTRE FLANDRE, Louis Hoex, 60, rue du Calvaire, Lille.  
HET VOORSTE VENDEL, A. Belmans, Potgieter-Straat 3, Antwerpen.  
CAHIERS DU FEDERALISME EUROPEEN, U.F.A.T. à Groningue (Pays-Bas).

Imp. MAZEYRIE, Paris.

Le Gérant : Gildas MORVANT.



DU MÊME CŒUR  
QU'ILS ONT BATI  
NOS CATHÉDRALES

**Construisons la Celtie pour DIEU**

**S**AVOMP

**K**ELTIA

**E**VIT

**D**OUE !

